



*Le Chemin
du
Mont-Saint-Michel*

Claude Bernier

Avant-propos

Enseignant retraité, Claude Bernier a enseigné au Québec durant 35 ans, d'abord le grec et le latin, puis le français.

À 19 ans, il a subi un grave accident qui devait le clouer sur un fauteuil roulant pour le reste de sa vie. Après de multiples efforts, il a réappris à marcher et depuis, a parcouru plus de 12 000 kilomètres sur les Chemins de Compostelle, empruntant chaque fois un chemin différent. Et il n'a pas encore l'intention de s'arrêter de marcher.

Membre fondateur de l'association québécoise des pèlerins et amis du Chemin de Saint-Jacques, il occupe le poste d'animateur de la région Mauricie/Centre-du-Québec depuis 2003.

Au début de sa retraite, il a écrit un roman pour ses élèves, *Un Matin d'avril*, publié chez Arion. Par la suite, trois de ses récits furent publiés chez Arion: *Mes 2 000 kilomètres sur les sentiers de Saint-Jacques de Compostelle*, *Le Chemin Mozarabe* et *le Chemin Romieu*. Puis, après la fermeture de la maison d'édition Arion, il a écrit neuf autres récits de ses chemins qui n'ont pas été publiés.

Introduction

Le Mont-Saint-Michel

Situé aux confins de la Normandie et de la Bretagne, le Mont-Saint-Michel fut un des premiers sites classés au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO.

Sur ce mont de granit, jadis un lieu de cultes druidiques, les Gaulois y avaient construit un petit temple consacré au dieu Soleil. Les Romains le remplacèrent par un édifice plus imposant voué à Neptune, le dieu de la Mer, et lui donnèrent le nom de Monte Tombe. Ce n'est qu'en 708 que l'on y introduit le culte de saint Michel dont la première chapelle s'appellera Saint-Michel-au-péril-de-la-mer.

Au Xe siècle, les Bénédictins occupent les lieux et construisent une première abbaye. C'est alors que commencent des travaux pour la construction d'édifices qui seront un véritable défi aux assauts des hommes, du temps et des éléments. Cet ensemble de bâtiments qui s'élèvent bientôt au-dessus du niveau de la mer, sur le mont et son pourtour, devient après plusieurs années de travail intense un chef-d'œuvre de l'art gothique et un haut lieu de pèlerinage chrétien que les pèlerins baptiseront du joli nom de « la Merveille de l'Occident »

Durant la guerre de Cent Ans (XIVe-XVe siècles), l'héroïque résistance du Mont, défendu principalement par les Bretons, face aux Anglais, accentue sa renommée et en fait un lien symbolique de l'identité nationale française.

Quittée par les moines en 1790, l'abbaye va connaître des heures sombres durant la Révolution française. Transformée en prison, elle subit de sérieux dégâts. Classée monument historique en 1874, l'abbaye, comme l'ensemble du site, retrouve petit à petit sa splendeur passée, grâce à de constants travaux de restauration.

Seule une étude minutieuse pourrait nous permettre de comprendre toute la complexité de cet ensemble de bâtiments qui, en s'impliquant les uns dans les autres, forme un tout imposant et majestueux. D'abord, une simple abbaye à laquelle viennent s'ajouter des chapelles, une forteresse et à leurs pieds un gros village. Au cours des siècles, certains édifices se sont écroulés, d'autres furent endommagés par le feu, les guerres et même l'usure du temps. C'est ainsi que les transformations se sont multipliées au gré des besoins et des nouvelles constructions.

Aujourd'hui, malgré les nombreux couloirs ou passages qui relient chacune des parties, il est possible de distinguer trois sections principales : d'abord, l'abbaye qui épouse le sommet du rocher et comprend les cryptes, la nef romane et le chœur gothique flamboyant au nord-ouest du mont de granit; puis, la partie

centrale au sud, appelée aussi la Merveille, appuyée contre le mont, sur trois niveaux, couvre une hôtellerie, la chapelle Saint-Étienne, la salle des hôtes, le réfectoire, la salle des chevaliers, le cloître des moines bénédictins, et il ne faudrait pas oublier les deux tours qui pointent vers le ciel, la tour du Châtelet et la tour Perrine, de même que la petite chapelle, Notre-Dame-sous-terre, au niveau des cryptes; puis, à l'est et au sud, une muraille fortifiée ceint la ville au pied du mont. Cette petite enceinte a su résister aux attaques des envahisseurs anglais et, grâce à la vigilance et au courage des gens de la région, a contribué largement au renom du Mont-Saint-Michel.

Le chemin du Mont-Saint-Michel

En 2001, durant ma longue pérégrination de Puy-en-Velay à Saint-Jacques de Compostelle, il m'est arrivé souvent de penser au chemin du Mont-Saint-Michel. Ce lieu mythique a longtemps fasciné mon imaginaire. Dès mon adolescence, mes lectures sur le Moyen Âge avaient tracé les premières esquisses. Lors de mon premier voyage en France, en 1972, j'avais eu l'occasion de visiter cette « Merveille » dont certaines sections seulement étaient ouvertes aux touristes. Quatorze ans plus tard, avec mes deux fils et ma femme, j'étais revenu sur les lieux pour revoir cet édifice majestueux qui m'attirait toujours. Cette fois, des informations recueillies sur place m'avaient appris que ce monastère était également un lieu de rassemblement et de départ pour les pèlerins, venus du nord, principalement de l'Irlande et de l'Angleterre, qui se proposaient de se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Pour la première fois, dans une boutique adjacente au monastère, de petits dépliants m'informaient que des chemins, tracés dès le X^e et le XI^e siècle, permettaient de se rendre à pied, du nord de la France jusqu'à l'ouest de l'Espagne. Une découverte des chemins de Compostelle qui allait plus tard modifier complètement ma retraite.

En 2007, parti de Bayonne pour parcourir le chemin côtier qui suivait les bords de la mer Cantabrique, au nord de l'Espagne, je laissais trotter dans mon esprit l'idée qu'un jour, au pied du Mont-Saint-Michel, je reprendrais le gros sac pour traverser la France du nord au sud et ainsi rejoindre ce chemin que je venais d'entreprendre. Le tracé qui reliait la Normandie à la frontière espagnole ferait dorénavant partie de mes projets. Sans la réalisation de ce dernier, mon désir de parcourir les principaux chemins de Compostelle ne serait pas tout à fait comblé.

Dès mon retour du Guatemala, en 2011, les divers chemins proposés qui partaient de la Bretagne ont fait l'objet d'une étude minutieuse. Un pèlerin québécois, parti l'an dernier de la Pointe-Saint-Mathieu, me vantait l'exotisme de ce chemin. Cette pointe rocheuse, à l'extrémité ouest de la France, à proximité du port de Brest, n'était pas sans mérite. Malheureusement, l'image du Mont-Saint-Michel ne quittait jamais mon esprit. C'est vraiment de là que je voulais commencer mon périple.

Après une lecture approfondie des deux guides des éditions Rando, celui qui va du Mont-Saint-Michel à Saint-Jean-d'Angély et l'autre qui traverse la Loire à Angers, que l'on appelle aussi la Voie des Plantagenêts, parce qu'elle relie plusieurs châteaux qui appartenaient à la famille du même nom, qui a donné plusieurs rois à la France. Devant cette alternative, j'ai préféré celui qui passe par Redon, Nantes et s'éloigne peu de l'océan Atlantique, car, à bien des égards, plusieurs faits montraient que ces sentiers avaient été empruntés par la majorité des pèlerins qui partaient du monastère. Le second s'apparentait plutôt à un

chemin royal le long duquel de nombreux châteaux qui faisaient l'orgueil de la noblesse française ont peu de choses en commun avec les pèlerinages. Pour cette raison, les pauvres pèlerins de l'époque préféraient des sentiers plus solitaires où l'accueil et l'aide étaient davantage à la mesure de leurs moyens.

Au cours des siècles, ces sentiers se sont profondément transformés. Il est difficile de situer exactement les endroits où passaient les sentiers ancestraux. Les travaux d'irrigation en vue d'aménager de nombreux canaux qui reliaient les petites villes pour favoriser le commerce dans cette région de la France ont modifié complètement les paysages dans lesquels évoluaient les premiers pèlerins. Aujourd'hui, les responsables de ces chemins ont tracé de nouveaux parcours qui tiennent compte de cette réalité. Les chemins de halage, utilisés jadis par les bœufs ou les chevaux qui, aux siècles passés, tiraient les barques sur de longues distances, offrent des sentiers très agréables aux marcheurs de notre époque. Plats, ombragés et rectilignes, ces nouveaux sentiers font le bonheur des pèlerins qui les parcourent.

Dans la Bretagne, la première partie de notre chemin, la présence des canaux et de quelques rivières apporte calme et sérénité au marcheur solitaire qui apprécie la tranquillité, un aliment nécessaire à la réflexion. Dans la seconde partie, plus agricole, les champs de maïs de la Vendée cèdent rapidement la place aux immenses vignobles bordelais qui s'étendent à perte de vue. Puis, le pèlerin retrouve la solitude à l'entrée des Landes. Les longs parcours rectilignes au milieu de grandes forêts ramènent le pèlerin vers lui-même, cette introspection qui donne généralement un sens à sa marche quotidienne.

Au sud de Bordeaux, deux directions s'offraient à moi, celle qui passe par Dax et rejoint Saint-Jean-Pied-de-Port, et celle qui s'oriente vers l'océan Atlantique qu'il atteint un peu avant le port du Cap Breton, au Nord de Bayonne. Pour des raisons personnelles, ce parcours, que l'on appelle aussi, le sentier du littoral, m'attirait davantage. J'espérais parcourir les deux dernières étapes sous un ciel radieux, un tronçon que j'avais connu, en 2007, sous le vent et la pluie. Et, de fait, Saint Jacques ne m'a pas oublié.

Mardi 23 août 2011, au Motel Vert, 16 h 30

La Bretagne

Avant de quitter le Québec, j'avais réservé deux chambres au Motel Vert, qui me semblait l'endroit le plus près pour dormir à un prix modique, à proximité du Mont-Saint-Michel. Durant la préparation de mon voyage, mon ami Pierre avait manifesté le désir de m'accompagner et de partager ce chemin avec moi. Nous prenons donc l'avion ensemble, Montréal-Nantes, alors qu'un ami français qui avait déjà vécu dix ans au Québec avait promis de venir nous chercher à l'aéroport. De fait, dès notre descente de l'avion, nous apercevons René qui nous attend de l'autre côté de la barrière.

Après les présentations d'usage, René confirme que deux heures suffisent pour se rendre au Motel Vert. Comme ma réservation mentionne de ne pas nous présenter avant 16 h, et que l'horloge de l'aéroport indique 13 h, nous avons amplement de temps pour nous arrêter en chemin pour dîner. En traversant Sens-de-Bretagne, le barman où nous nous sommes attablés pour une bière, nous conseille de faire demi-tour, à deux kilomètres du village, une crêperie accueille les visiteurs durant toute la journée. Ce sera le dernier arrêt avant notre arrivée au Motel Vert.

Nous arrivons devant l'établissement vers 16 h 30. Ma réservation en mains, je procède rapidement à l'inscription. La dame m'assigne un petit chalet à l'arrière de l'édifice principal qui me convient très bien. Pierre et René en occuperont un autre à notre gauche. J'y dépose mon sac et, sans plus tarder, je pars à la rencontre de mon ami Roger Thomas qui, descendu du train à 16 h à Pontorson, marche en direction du Mont-Saint-Michel.

Il a plu en matinée et le temps demeure sombre. Des nuages menacent toujours, mais pour l'instant, il ne pleut pas. Un sentier aménagé sur la digue du Couesnon, ce canal au fond glaiseux qui s'avance jusque dans la baie du Mont-Saint-Michel, a été creusé pour accueillir l'eau qui menace les terres de la région, lors des grandes marées. La digue, un solide remblai élevé de chaque côté du canal, offre aux marcheurs qui le désirent le meilleur moyen de se rendre au pied du mont.

En partant vers Pontorson, je jette un coup d'œil derrière moi. Le Mont-Saint-Michel, à moins de trois kilomètres, malgré le temps brumeux, dessine son immense silhouette à l'horizon. Nous nous étions proposés, Roger et moi, de nous rendre à pied jusqu'aux murailles de la ville, je me demande si la mauvaise température me permettra de réaliser mon projet avant le souper. Pour l'instant, je marche allègrement dans la hâte de retrouver mon ami belge, qui a bien voulu se joindre à moi, pour une huitième fois, sur un chemin de Compostelle.

Après deux kilomètres, à proximité de la barrière où commence le balisage du GR 34, j'aperçois Roger qui s'avance en ma direction. À voir sa démarche rapide, son élan des beaux jours, je devine qu'il est particulièrement en forme pour entreprendre ce nouveau chemin.

Après une longue accolade, nous repartons côte à côte en direction du Mont-Saint-Michel dont l'imposante silhouette se dresse devant nous, au loin. Quelques petites gouttes de pluie nous incitent à ne pas ralentir le pas, même si nous avons bien des anecdotes à nous raconter, après une année d'absence.

Au moment où nous atteignons le Motel Vert, la pluie s'intensifie, nous obligeant à chercher refuge dans notre petit chalet. Pierre et René sont déjà partis vers le Mont-Saint-Michel, désireux de voir un spectacle extérieur de sons et lumières. Comme la pluie semble s'installer pour la soirée, nous décidons de rester sur place, préférant prendre ce temps pour revoir notre chemin et partager les dernières informations concernant nos familles respectives. Nous nous connaissons depuis dix ans. Je suis allé chez Roger à quelques reprises et il est venu chez moi avec Marie-Paule, sa femme, deux fois. Nous avons profité de l'occasion pour visiter le Lac St-Jean, d'abord, puis la Gaspésie au second voyage. Avec tous les courriels qui ont circulé au-dessus de l'Atlantique, au cours de ces années, nous n'avons plus de secrets de famille.

Dans le chalet, notre installation terminée, nous courons sous la pluie intense en direction du bar le plus près pour déguster une bière belge, un rite inchangé depuis plusieurs années. Le barman nous confirme qu'il est possible de prendre le repas, à la porte voisine. Nous n'irons pas plus loin avec cette température qui nous retient enfermés. Comme nous devons réserver, chaque soir, pour s'assurer d'avoir un lit pour le lendemain, je téléphone au gîte d'étape d'Antrain qui ne peut accueillir que six pèlerins. Après une réponse positive, nous revenons à notre chalet pour analyser les diverses étapes du chemin, content d'avoir une chambre pour dormir en toute sérénité.

Au lever, le Motel Vert offre le petit-déjeuner. Pendant que nous sommes à table, Pierre et René viennent nous rejoindre. Ils se sont rendus inutilement au Mont-Saint-Michel, car, à cause de la mauvaise température, le spectacle n'a pas eu lieu. Au cours de la nuit, Pierre s'est senti mal et a peu dormi, il veut donc se reposer encore avant de prendre le chemin. René s'offre à venir nous conduire au stationnement, à proximité des murailles, nous pourrions ainsi parcourir le chemin dans son intégralité. C'est là que, Roger et moi, nous quittons notre ami français et le remercions de sa gentillesse, pendant qu'il se prépare à ramener Pierre à leur chalet.

Avant de tourner le dos à l'archange, suspendu entre ciel et terre, sur son clocher pointu, nous contemplons une dernière fois « la Merveille ». Le stationnement accueille constamment des visiteurs et des autobus arrivent

encore, remplis de touristes, effaçant toute envie de nous approcher davantage du Mont-Saint-Michel.

Nous empruntons le sentier qui longe la route qui relie le stationnement aux premières habitations. Des travaux en cours, durant le premier kilomètre, rendent notre marche difficile, car, ce passage piétonnier, jonché de pierres, exige une certaine attention, mais dès que nous arrivons à la hauteur du Motel Vert, une belle promenade au-dessus de la digue s'ouvre sur un chemin carrossable, déjà emprunté par un bon nombre de marcheurs qui avancent vers le mont, à pieds.

Ce matin, le temps est frais et le ciel se dégage lentement, laissant espérer une belle journée ensoleillée. Nous marchons allègrement le long du Couesnon, un large canal qui file en ligne droite vers Pontorson. Venu de l'hippodrome, un groupe de jeunes cavalières chevauchent avec enthousiasme leur monture qui galope vers nous, sur un sentier parallèle. Les chevaux au trot emportent en coup de vent les jeunes filles qui nous saluent au passage et disparaissent bientôt derrière nous.

Arrivés à un aire de pique-nique, appelé la Grève, un nom donné sans doute à une autre époque, quand ce mot signifiait quelque chose, nous quittons la route pour un sentier qui longe le canal de très près. À notre gauche, des enclos où s'ébrouent nombre de chevaux laissent supposer que nous nous approchons de l'hippodrome que l'on devine devant nous.

Nous entrons dans Pontorson à travers un petit parc, à proximité du barrage créé pour régulariser le niveau d'eau du Couesnon qui traverse la ville. Nous nous arrêtons d'abord à un bar pour un café, puis traversons la rue pour s'acheter un sandwich dans l'épicerie du coin et, finalement, nous entrons dans l'Office du Tourisme où la jeune fille se fait un plaisir de poser l'empreinte du tampon de la ville dans notre carnet du pèlerin.

Pontorson surprend d'abord par sa grandeur au milieu de la plaine. Jadis, ville frontière entre la Bretagne et la Normandie, cette cité médiévale jouait un rôle très important dans la région. La baie marécageuse qui encerclait le Mont-Saint-Michel présentait tous les dangers et les charriots qui parcouraient la contrée craignaient de s'enliser en traversant le Couesnon. La ville s'est transformée en forteresse petit à petit pour gérer le passage d'une province à une autre. C'est ainsi que sur les armoiries de la ville, encore aujourd'hui, on peut encore apercevoir le fameux pont, le poste de péage et deux cygnes placés dos à dos. Pour éviter de payer leur passage, les pèlerins avaient pris l'habitude de partir du Mont-Saint-Michel en empruntant le chemin de Normandie plutôt que celui de Bretagne, marchaient à droite du Couesnon et passaient obligatoirement par Pontorson.

À la sortie de la ville, après le croisement de plusieurs rues, nous atteignons une route gravillonnée qui prend fin devant de grosses pierres, interdisant la circulation automobile. Nous nous engageons alors sur un chemin étroit, goudronné, l'ancienne voie ferrée convertie en piste cyclable que nous allons suivre pendant onze kilomètres jusqu'à l'ancienne gare d'Antrain. Ce long ruban asphalté qui serpente à peine dans la verte campagne possède tous les charmes, sauf celui de fournir un banc pour nous asseoir. Nous devons nous contenter d'un tas de sable pour un arrêt afin de déguster notre sandwich.

Notre chemin prend fin à Antrain, devant la fontaine de l'An II, un ouvrage récent, érigé à quelques pas de la vieille gare ferroviaire, transformée en centre récréatif pour les enfants qui fréquentent le parc, juste à côté. Les balises nous obligent à monter vers l'église Saint-André, au sommet de la colline, par une rue en forte pente qui passe devant la mairie où nous devons obtenir la clé du gîte. Un message, collé sur la porte principale, nous informe que l'établissement est fermé, le mercredi. Heureusement, un numéro de téléphone reste disponible pour les urgences. J'appelle. Une dame me répond qu'elle arrive à l'instant. Sachant que nous arriverions vers 14 h, elle attendait notre arrivée à l'intérieur de l'édifice.

Elle nous inscrit, nous remet une clé et nous indique l'emplacement du gîte, deux rues plus loin. On ne peut pas se tromper, une grosse coquille orne la porte d'entrée. De fait, nous trouvons l'endroit facilement. Dans le portique, une dame s'excuse, elle vient tout juste d'arriver pour faire le ménage. Nous déposons nos sacs dans un coin et nous quittons le gîte aussitôt, la laissant libre de travailler sans être dérangée.

Antrain n'a pas l'importance que la population lui accordait, autrefois. Cette autre ville frontière, située au confluent du Couesnon et de la Loisanche, possédait un port très actif et en faisait un centre d'échanges commerciaux renommés. La présence du château Bonne-Fontaine sur le bord du canal en est la preuve la plus tangible. L'église Saint-Martin, située à peu de distance de l'église Saint-André, le patron de la petite ville, faisait partie d'un ancien prieuré, construit au XII^e siècle. La chapelle Sainte-Marie de Bonne-Fontaine, quant à elle, en dehors de la ville, près du château-forteresse, était sans doute réservée à la noblesse.

Au sommet de la colline, sur la rue principale, un bar accueille des clients. Nous nous assoyons pour une bière. En apportant notre potion magique, la dame offre de nous servir le souper à 19 h. Nous apprécions son geste et lui promettons d'être de retour à l'heure prévue. Pendant que nous sommes attablés, Pierre arrive. Après quelques heures de repos, il a pris le train jusqu'à Pontorson, puis la piste cyclable comme nous. Avant de revenir au gîte, nous passons par la petite épicerie pour nous procurer un sandwich et le petit-déjeuner du lendemain, car la dame, à la mairie, nous a informés qu'il sera impossible de trouver un bar ouvert au moment de notre départ, demain.

Le soir, en revenant du souper, nous sommes heureux de constater que nous serons les trois seuls pèlerins, dans ce petit gîte, de trois lits superposés.

Au lever, nous déjeunons sur place et passons à nouveau à la mairie pour laisser la clé dans une boîte à lettres. La petite ville semble encore endormie, car personne ne bouge. Nous descendons la rue principale que nous quittons au premier carrefour pour une belle allée de chênes qui nous conduit directement au château Bonne-Fontaine, un bâtiment imposant qui, avec deux immenses tours, ses nombreuses chambres et son portique majestueux, rappellent certains châteaux de la Loire. Nous contournons de grands jardins, bien entretenus, qui font sans doute l'orgueil du propriétaire, pour rejoindre un chemin de terre qui se dirige vers une ferme très étendue, Les Fossés, où l'on rejoint une petite route.

De là, il est possible de poursuivre sur cette route qui tourne vers la gauche en direction du village de Tremblay. Nous préférons garder le chemin de terre qui s'enfonce, à droite, à travers une forêt de chênes. Cette route forestière respire le calme et la tranquillité, mais des travaux récents ont fait disparaître le balisage. Il faut le flair et l'habileté de Roger pour se retrouver dans ce labyrinthe de chemins forestiers qui se croisent et se décroisent. Finalement, le hasard nous favorise et nous rejoignons la route départementale numéro 12 où nous retrouvons, heureusement, les balises.

Par la suite, d'autres indications nous invitent à quitter la route pour entrer à nouveau dans la forêt, mais comme le balisage demeure incertain, nous préférons garder la route jusqu'au village de Romazy où nous nous arrêtons pour un café.

À la sortie du village, le sentier emprunte une voie romaine, rectiligne, légèrement surélevée, avec un fond de pierres plates, pour éviter que les charriots s'enfoncent dans un sol trop souvent boueux. Pendant quatre kilomètres, nous connaissons les meilleures conditions possibles pour marcher dans la campagne. Arrivés à Pont-Gomery, nous sommes forcés de quitter la voie romaine qui bifurque à droite. Selon notre guide, la route forestière qui poursuit en ligne droite vers Sens-de-Bretagne devient un chemin creux, très sensible aux variations de température. En période de pluie, il se transforme facilement en bourbiers et peut même être inondé à certains endroits. Devant cet avertissement, par prudence, nous empruntons la départementale 175 qui passe par Sens-de-Bretagne en faisant un coude prononcé vers la gauche.

Avant de partir du Québec, nous avons reçu l'invitation d'un pèlerin breton qui désirait nous recevoir chez lui. Pierre l'a rejoint par téléphone au cours de la matinée et lui a donné rendez-vous sur la place centrale de Sens-de-Bretagne pour 14 h. Il est à peine plus de 13 h quand nous entrons dans le village et une fine pluie commence à tomber. Nous nous installons alors dans l'abribus pour

nous protéger de l'élément liquide, mais aussi pour manger notre sandwich, acheté la veille.

Comme prévu, Yves arrive à 14 h précises, s'excusant de nous avoir laissés dans l'attente. Une fois nos gros sacs rangés dans sa voiture, il nous amène à sa maison, par de petites routes, quelque part dans la campagne, à quelques kilomètres du village. Impossible de refaire ce chemin seul, car la voiture tourne constamment à droite, à gauche. L'important, c'est que le conducteur s'y retrouve facilement.

Arrivé chez lui, Yves nous présente sa femme Marie-Claude et deux femmes belges, en visite chez lui, Anne et Claire. Pierre connaît Anne, car il a déjà travaillé avec elle, alors qu'il servait de guide à un groupe de Belges venus visiter le Québec. Les deux dames se proposent de faire un chemin de Compostelle au cours des prochaines années, mais pour l'instant, il n'y a qu'Yves et nous trois qui avons marché sur les sentiers millénaires.

Au moment de prendre sa retraite, Yves a acheté cette vieille maison à la campagne, laissée à l'abandon, qu'il continue de rénover durant ses moments libres. Marie-Claude, de son côté, adore faire du jardinage, elle a donc tout l'espace nécessaire pour donner libre cours à ses loisirs. Nous passons une magnifique soirée d'échange et de partage durant laquelle chacun met la main à la pâte pour préparer la table, laver la vaisselle et contribuer à la conversation qui ne connaît pas de temps mort.

Au matin, après le petit-déjeuner, Yves nous ramène à Sens-de-Bretagne, laisse sa voiture sur la place centrale, de même que les deux Belges, et nous partons à six pour cette nouvelle étape. Yves connaît bien le chemin pour en avoir fait le balisage. Nous pouvons donc marcher en toute sérénité. Heureusement qu'il nous sert de guide, car ce parcours ignore les lignes droites. Les balises nous amènent constamment à gauche, à droite, sur des bouts de sentiers qui croisent de petites routes. Nous avançons en terrain plat où la présence de l'eau se fait régulièrement sentir. Entre les bourgs de Gilbert et Andouillé-Neuville, le sentier contourne un étang qui s'étire dans les marécages, rendant notre sentier boueux et glissant.

Durant cette marche, Yves fait fréquemment des arrêts pour nous parler de sa région et de la Bretagne, en général. Ayant vécu ici depuis son enfance, ce Breton connaît bien l'histoire de ses ancêtres et sait nous faire profiter de ses connaissances. À chaque fois que nos pas nous amènent devant un édifice ancien ou un monument élevé à la mémoire d'une personne qui a marqué son pays, nous apprécions grandement ses commentaires.

Nous arrivons à Saint-Médard-sur-Ille au moment où la cloche de l'église sonne l'angélus. Nous nous arrêtons sur une petite place au milieu du village où des

bancs permettent de nous asseoir. Nous laissons tomber le gros sac, car Marie-Claude, la femme d'Yves, doit apporter le dîner pour tout le groupe. Quelques minutes plus tard, la voiture arrive. Nous installons le pique-nique sur les bancs. De la bouffe en abondance pour tous les goûts!

Vers 13 h 15, nous reprenons notre marche. Je téléphone à Thérèse, une pèlerine avec qui, Roger et moi, nous avons marché sur le *Camino de la Costa*, en 2008. J'avais déjà pris rendez-vous avec elle, quelques jours auparavant, mais je tiens à confirmer le lieu et l'heure précise de notre arrivée à Saint-Germain-sur-l'Ille. Elle me répond qu'un très gros orage s'abat présentement sur son village, Pacé, alors que de notre côté, le tonnerre gronde à l'horizon, mais aucune goutte de pluie ne vient nous inquiéter, encore.

Dès que nous quittons la petite place devant l'église, le sentier descend près du canal d'Ille et Rance qui passe au bas du village. Nous connaissons alors un cinq kilomètres de toute beauté sur ce chemin de halage qui longe le canal. Pendant plus d'une heure, les nuages noirs tournent constamment autour de nous, alors que quelques gouttelettes à peine viennent nous effleurer. Nous arrivons à Saint-Germain-sur-l'Ille vers 14 h 30. Présente sur les lieux avant nous, Thérèse marche dans notre direction.

Nous sommes très heureux de la revoir. Sur le chemin du nord-ouest de l'Espagne, nos pas s'étaient croisés constamment. Thérèse marchait avec Arlette, une dame qui habite Nort-sur-Erde, au nord de Nantes. Chaque soir, elles couchaient toutes deux dans le « camping-car » que conduisait Lucien, le mari d'Arlette. Cependant, chaque matin, elles reprenaient fidèlement le sentier, là où elles l'avaient laissé la veille. Ni le vent ni la pluie qui balayaient la côte en cette période de l'année ne diminuaient en rien leur enthousiasme. Chaque fois que l'on se revoyait sur le sentier, elles avaient toujours une anecdote à nous raconter. Nous nous étions finalement retrouvés le dernier soir, dans un restaurant de *Muxia*, sur la pointe rocheuse de la Galice, pour fêter nos adieux. Trois jeunes Québécois, rencontrés durant la journée, nous accompagnaient. Nos agapes s'étaient prolongées tard dans la soirée, de telle sorte que nous nous étions heurtés aux portes closes du gîte, à notre retour. Heureusement, un jeune Espagnol avec qui nous marchions depuis *Melide* était venu lever le loquet de la serrure.

Après les présentations et les salutations d'usage, Pierre, Yves et les deux Belges repartent avec Marie-Claude qui est venue les chercher et nous montons dans l'auto de Thérèse en direction de Pacé. Un mois auparavant, Thérèse m'avait demandé de communiquer avec elle dès mon arrivée en France, elle voulait absolument m'accueillir chez elle.

Au moment où nous entrons dans la maison, François quitte son jardin et vient prendre un café avec nous. Sa condition physique ne lui a jamais permis de

marcher avec sa femme, mais il connaît très bien notre histoire. Nous échangeons des souvenirs durant une bonne heure avant de passer à la douche et de faire notre lessive, comme tous les soirs. Au souper, la conversation se prolonge longuement à table. Avant d'aller au lit, Thérèse démarre l'ordinateur pour que je puisse envoyer un premier message par internet à mes amis du Québec.

Après le petit-déjeuner, pris chez Thérèse, elle et son mari nous font visiter leur village, une banlieue éloignée au nord de Rennes, puis nous ramènent à Saint-Germain-sur-l'Ille où nous nous étions quittés, hier. Pierre, Yves, Anne et Claire se préparent à marcher avec nous, encore, aujourd'hui. Thérèse aimerait bien nous accompagner, mais un ami fête ses 50 ans de mariage, un dîner d'anniversaire dont elle ne peut s'absenter. Nous nous quittons donc sur place, mais à plusieurs reprises, durant les jours qui vont suivre, Thérèse va m'envoyer de petits textes pour s'informer de mon chemin. Notre dialogue va se poursuivre jusqu'à Toulouse, la veille de mon départ pour le Québec.

Ce matin, nous repartons tous les six avec le même enthousiasme. Cette fois, aucun guide n'est nécessaire. Nous suivons fidèlement le canal d'Ille et Rance jusqu'à Rennes, sur le chemin de halage, parfaitement aménagé. Une journée extraordinaire durant laquelle la qualité de nos échanges n'a d'égal que la beauté des paysages. Une marche de 22 kilomètres que l'on aimerait poursuivre tous les jours sans en connaître la fin. Ce sentier, à l'approche de la grande ville, est aménagé comme un petit bijou où la nature, malgré le travail des hommes, a conservé sa verdure et sa fraîcheur.

Marie-Claude, cette fois, nous attend à la dernière écluse, celle qui se trouve à l'entrée de Saint-Grégoire. Sa voiture est déjà stationnée devant l'aire de pique-nique au moment où nous laissons tomber le sac. Informés de notre arrivée, le responsable de l'écluse et sa femme veulent souligner le passage de Québécois parmi les marcheurs. Pendant que nous installons la table pour le repas, ils se présentent devant nous avec deux bouteilles de cidre, un cadeau de la Société des Écluses de France. Notre dîner se transforme en un véritable party jusqu'au moment où le mauvais temps s'en mêle. Nous sommes surpris par des rafales de vent et un orage violent fonce sur nous à l'improviste. Heureusement, nous avons juste le temps de sauver le matériel et de nous mettre à l'abri sous un préau, à l'abri du vent, avant que la pluie diluvienne ne déverse des centimètres de pluie sur l'aire de pique-nique et laisse sur le sentier de halage de grandes flaques d'eau, un signe évident de l'abondance de la pluie.

Nous reprenons notre marche, alors que le ciel se dégage et nous entrons dans Rennes sous un soleil éclatant. Le canal s'enfonce jusqu'au cœur de la ville, nous permettant ainsi d'avancer au milieu de la verdure dans cette cité importante de la Bretagne, évitant de cette façon les zones industrielles et les

quartiers d'habitations, une situation inévitable lors de la traversée des banlieues.

Pierre a oublié de se procurer un carnet du pèlerin avant de quitter le Québec, un objet essentiel pour avoir accès aux gîtes de pèlerins. Yves a fait les démarches pour qu'une personne lui apporte sa « credencial », mais nous devons attendre pendant plus d'une heure pour que se présente la personne qui doit lui remettre la pièce en question.

Nous en profitons pour visiter le centre de la ville. Rennes a été construite sur un léger promontoire qui s'élève au milieu d'une région marécageuse et domine le cours d'au moins six rivières. Cette cité antique que les Romains appelaient *Condate* était la capitale de la tribu gauloise appelée, les *Redones*. Au Moyen Âge, sa prospérité l'oblige à s'agrandir constamment et les habitants construisent une première, une deuxième et même une troisième enceinte. En 1561, le parlement de Bretagne vient s'y installer, attirant la noblesse et une élite de fonctionnaires et de juristes. En 1720, la ville connaît une terrible catastrophe. Durant une semaine, poussé par de forts vents, un incendie détruit la quasi-totalité du centre de la ville.

Les travaux de reconstruction furent confiés à Jacques Gabriel, l'architecte du roi, qui dirigea les chantiers selon des normes strictes. Les édifices de pierre remplacent alors les anciennes habitations de bois et de torchis. Durant la Seconde Guerre mondiale, la ville est de nouveau fortement détruite de telle sorte que les anciens bâtiments ont presque tous disparu. Ville universitaire depuis le XVIII^e siècle, la cité possède aujourd'hui, en plus de ses universités, de grandes écoles qui font sa renommée et assurent son dynamisme comme capitale régionale de la Bretagne.

Dès que Pierre reçoit son carnet du pèlerin, nous quittons le centre de la ville et arrivons vers 17 h 30, chez Joëlle, la dame qui nous accueille pour la nuit. De plus, elle a invité des amis. Nous serons donc une dizaine de personnes pour partager un souper qu'elle a préparé avec beaucoup de soin.

L'invité de marque n'est nul autre que Jean-Claude Bourlès et sa femme Gisèle que nous sommes heureux de connaître. Après avoir lu la majorité de ses livres, c'est un plaisir pour moi de pouvoir lui parler. Au cours du repas, nous avons l'occasion de nous interroger sur la situation actuelle qui prévaut sur les chemins de Compostelle, concernant l'augmentation du nombre de pèlerins, ces dernières années, et des conséquences qui en découlent, ce qui amène les responsables de ces chemins à se poser un certain nombre de questions. Certains croient que l'affluence de marcheurs a transformé ces sentiers en un tourisme de masse qui n'a rien à voir avec Compostelle et qui est en train de noyer l'esprit qui animait les pionniers, alors que d'autres, au contraire, prétendent que la popularité qui entoure cette aventure ne peut qu'être bénéfique

pour un changement religieux, pour une mise à jour des valeurs religieuses. Jean-Claude connaît bien l'histoire de ces chemins, lui qui a recueilli les témoignages de plusieurs pèlerins et qui s'intéresse toujours à ce qui se vit durant ces pèlerinages. Les idées qu'il apporte à nos échanges méritent réflexion et pour nous tous, réunis autour de cette table, cette soirée aura été très enrichissante.

En fin de soirée, j'ai l'occasion de parler à Jean-Claude de mes livres, surtout de celui, présentement sur ma table de travail, qui concerne expressément le sens du chemin. Le sujet l'intéresse et il m'invite à lui envoyer ce texte, dès que j'y aurai mis une dernière main. Une invitation que je ne peux refuser. J'aimerais bien connaître son avis au sujet de mon dernier texte qui me tient particulièrement à cœur, car il contient l'essentiel de ma démarche de mes dix dernières années. Je lui promets donc de lui envoyer mes écrits. Une promesse que j'ai tenue, un mois après mon retour.

Le matin, nous avons l'occasion de connaître davantage celle qui nous a si bien accueillis. Joëlle, qui a perdu son mari, quelques années auparavant, est une véritable pèlerine dans l'âme. Elle a fait son chemin de Compostelle pour accepter la mort de son mari, une perte très importante pour elle, mais depuis, ses lectures sur des sujets connexes au pèlerinage alimentent son esprit et approfondissent sa réflexion concernant les valeurs qu'elle a découvertes durant sa longue marche. Nous la quittons, le cœur rempli de chaleur, grâce à cette fraternité exceptionnelle que nous avons connue durant ces trois derniers jours. Mon esprit demeure habité par ces réflexions qui vont se poursuivre durant tout mon chemin. Pendant ma marche en solitaire, plusieurs des idées que nous avons partagées vont venir constamment frapper à la porte de mon esprit et donner une profondeur nouvelle à ma démarche de pèlerins. Je garde de tous ces Bretons rencontrés un souvenir vivant qui ne menace pas d'être emporté dans l'oubli au cours des prochaines années.

Pour quitter Rennes, nous délaissons le canal qui se jette dans la Vilaine, là où nous nous sommes arrêtés, hier, pour suivre dorénavant le chemin de halage qui longe cette « vilaine » rivière. Nous connaissons des conditions de sorties de la ville presque aussi agréables qu'à l'entrée. Cette rivière qui descend vers l'océan Atlantique recueille les eaux de plusieurs petits cours d'eau et porte tristement son nom et sa mauvaise réputation. À plusieurs reprises, le long de son parcours, nous pourrions lire des informations concernant les inondations monstres qu'elle a créées au cours des quinze dernières années. Cette rivière coule lentement dans une région basse au milieu de lacs et d'étangs qui l'alimentent par ses rives. Il suffit que des pluies abondantes viennent perturber son cours pour qu'elle déborde et inonde la région.

Cette rivière, que certains appellent un fleuve, prend sa source à Mayenne et coule sur 225 kilomètres jusqu'à l'Atlantique. Navigable sur plus de la moitié de

son cours, elle fut toujours considérée comme une voie commerciale de première importance. Le roi François I^{er} entreprit des travaux pour rendre cette voie navigable jusqu'à Rennes, travaux qui furent achevés durant la Révolution française, pour contrer la marine anglaise qui faisait un blocus sur la côte atlantique.

Cette fois, nous sommes seulement trois : Pierre, Roger et moi. Bientôt, chacun marche l'une derrière l'autre. Je m'enferme dans ma bulle pour profiter au maximum des paysages et de la réflexion qui se poursuit dans notre esprit. Je laisse Pierre et Roger avancer à grands pas devant moi, préférant rester derrière avec ma solitude.

La journée s'annonce très belle. En ce dimanche ensoleillé, nous croisons constamment des marcheurs, des coureurs et même des cyclistes qui profitent de la belle température pour poursuivre leur entraînement. Des deux côtés de la rivière, le chemin de halage est asphalté et offre des pistes d'une rare qualité pour ceux qui viennent y faire de l'exercice. Les 20 kilomètres qui séparent Rennes de Pont-Réan, où nous nous dirigeons, offrent des conditions idéales pour la marche, la course et le cyclisme. Le pèlerin maintient le cap à droite de la piste pour ne pas nuire à la circulation fluide de ce dimanche matin.

Je me suis procuré de petites pâtisseries à la sortie de Rennes et je profite des gros blocs de ciment, à l'écluse de Cisé, pour m'asseoir et manger ces délicieux gâteaux, cuits le matin. En France, le boulanger ouvre les portes de son commerce, tôt, le matin. Chacun y vient chercher son pain frais pour déjeuner, mais également, il est possible d'y trouver de petites pâtisseries vraiment succulentes. Dans la majorité des cas, ces délices pour le palais vont remplacer le traditionnel *bocadillo*, ce fameux sandwich espagnol que le pèlerin peut se procurer dans les bars en Espagne. Il suffit d'y ajouter une grosse pomme bien ronde et fraîche pour que le repas du midi soit substantiel et suffisant pour soutenir les forces du marcheur.

Nous arrivons au Grand Hôtel de Pont-Réan vers 15 h. Pierre a pris du retard à cause de ses ampoules aux pieds et ne nous suit plus. Roger et moi, nous décidons de l'attendre avant de nous inscrire. D'ailleurs, le restaurant est encore rempli et la propriétaire semble très occupée. Nous prenons une bière sur la terrasse en face du célèbre pont qui enjambe la rivière et qui a donné son nom à cette agglomération.

À l'inscription, la dame nous donne une suite qui comprend deux chambres et un espace intermédiaire où se trouve un lit de camp. Comme je peux dormir dans toutes les conditions, j'occuperai cette minuscule pièce pour la nuit. Pierre et Roger pourront fermer la porte pour éviter d'entendre mes ronflements, si la chose se produit.

Pour souper, nous traversons le pont où une crêperie offre un excellent repas. En ce dimanche soir, les visiteurs ont quitté les lieux et nous sommes seuls, attablés dans cet établissement bien connu de la région. Au retour, nous nous attardons longuement sur le pont, au-dessus de la Vilaine, pour assister à un magnifique coucher de soleil, à l'image de cette très belle journée. Comme l'hôtel est fermé, le lundi, la dame nous a préparé un plateau pour le petit-déjeuner que nous prenons dans notre chambre, dès notre lever.

Ce matin, une longue étape nous attend. Jean-Claude Bourlès nous a vanté les mérites du gîte régional de Messac. J'ai donc réservé la veille, sachant que 31 kilomètres séparent le Pont-Réan de ce grand gîte. Puisque nous marcherons toute la journée sur le chemin de halage qui longe la Vilaine, dans des conditions vraiment idéales, cette longue distance ne nous paraît pas démesurée. En cette autre belle journée, notre marche se déroule sans histoire. Le sentier suit les sinuosités de la rivière, à l'ombre de grands arbres, où de petites rivières se déversent dans de grandes baies, parsemées de quelques îles, et agrémentent la beauté du paysage.

Le chemin de halage que nous suivons déroule devant nous de longues pages d'histoire, concernant le transport fluvial dans cette région de la Bretagne, entre Rennes et La Roche-Bernard, dont le port, s'ouvre sur l'océan. Bateliers et mariniers ont exploité chaque baie, chaque anse, de cette rivière aux mille secrets, sans oublier les pêcheurs dont l'industrie du poisson était commercialisée jusqu'à Mayenne.

Aucune épicerie n'a encore ouvert ses portes le long de notre chemin, nous nous arrêtons donc pour manger à Pléchéatel, en face de Saint-Malo. Un marcheur, rencontré au cours de l'avant-midi, qui connaît bien la région, nous a conseillé d'aller dîner à cet endroit. Un conseil très apprécié, car le menu du jour, pour un prix modique, offre une assiette variée et bien garnie. Le pont que nous utilisons pour nous rendre sur la rive gauche de la Vilaine où se trouve le restaurant a été érigé sur les piliers d'un ancien pont romain à cinq arches. Cette voie romaine reliait Angers à Carthage. Lors de la construction du nouveau pont, des pièces de monnaie de l'époque de Jules César ont été retrouvées parmi les pierres.

Nous quittons le restaurant, sans savoir ce qui est advenu de Pierre. Nous avons perdu sa trace à la fin de l'avant-midi. Nous arrivons à Messac à 16 h précises. À l'Office du Tourisme, le jeune homme nous remet la clé du gîte, situé juste à l'arrière, au fond de la cour. Ce gîte magnifique peut accueillir une quarantaine de pèlerins. Le dortoir dans les combes, au-dessus de la salle à manger, ainsi que les salles de bain, rénovées récemment, peuvent aisément satisfaire le marcheur le plus exigeant. Nous nous installons sans plus tarder. Pierre arrive une heure plus tard, ayant dû prendre le train, puisque les ampoules de ses pieds lui causent des douleurs de plus en plus intenses.

Dès que Pierre a terminé sa toilette et son installation, nous allons acheter notre petit-déjeuner à l'épicerie, de l'autre côté de la Vilaine, puis, vers 7 h 30, la Crêperie du Port nous accueille tous les trois pour un souper en tête à tête. Au retour, un couple de Français occupe les deux lits au fond du dortoir, des marcheurs qui passent quelques jours dans la région.

Au lever, après le petit-déjeuner pris dans le gîte, nous retrouvons le chemin de halage le long de la Vilaine. Cette fois, quelques nuages annoncent la fin de la belle température. À quelques reprises, je dois sortir le poncho, car de petites ondées se mêlent à la fraîcheur du matin. Il faut attendre 10 h pour que le ciel se dégage et que les nuages se fassent moins menaçants. Les quelques bourgs annoncés dans notre guide se limitent à trois ou quatre maisons, regroupées sur la rive droite de la Vilaine. Un peu avant Les Vaux, les balises se font de plus en plus rares. Voulant éviter de suivre un long coude de la rivière, nous avançons un peu au hasard vers une route qui pourrait couper ce coude et nous faire gagner du temps. Malheureusement, un peu tardivement, nous nous apercevons qu'elle nous conduit dans la mauvaise direction. Pour plus de sécurité, nous revenons sur nos pas.

La traversée de Les Vaux nous réserve une surprise. Juste à côté de la voie ferrée, à une croisée de routes, un petit restaurant, À la Bonne Franquette, sert des repas. La dame, originaire de Tahiti, se montre très accueillante et, en toute simplicité, nous prépare un repas qui laisse dans l'ombre le sandwich, acheté à Messac, qui dort dans notre sac à dos.

Avec des forces nouvelles, nous reprenons le chemin de halage, suivons le coude de la rivière qui contourne de loin le village de Lagon et nous amène au-delà de notre destination. Une route devait, selon notre guide, nous conduire directement à l'agglomération, mais nous ne l'avons jamais trouvée.

Quand nous constatons notre erreur, nous décidons cette fois encore de revenir sur nos pas, alors que Pierre préfère poursuivre jusqu'au petit bourg suivant, Le Pâtis Vert. Nous ne regrettons pas notre décision, car Lagon est un village petit, mais très pittoresque, avec ses grosses maisons de pierres, son église Saint-Pierre, de l'époque romane, et la petite chapelle Sainte-Agathe. Ce petit édifice gallo-romain était jadis voué au culte de Vénus. Des fresques découvertes dans l'abside fournissent des preuves incontestables. Au sommet du village, un site mégalithique porte le joli nom de « les Demoiselles de Lagon ». Selon la légende, des jeunes filles volages qui ne voulaient pas assister à la messe auraient été transformées en menhirs.

Nos déboires de la journée prennent fin dès que la tenancière du bar en face du gîte, nous apporte une bière et nous indique où se trouve la mairie. La dame qui nous y accueille s'informe longuement de notre chemin avant de nous remettre la clé de notre petite résidence trois étoiles. Cette grande maison de pierres,

fraîchement rénovée, est devenue l'un des plus beaux gîtes dans lequel nous avons eu l'occasion de dormir. Aménagée pour quelques pèlerins, elle offre tout le confort désiré avec laveuse, sècheuse, douche moderne et une grande table, avec chaises et fauteuils pour relaxer. En revenant de l'épicerie, nous nous arrêtons devant un petit snack. La jeune fille s'engage à nous préparer un menu de son cru pour 19 h. Quand nous nous présentons sur sa petite terrasse, nous constatons que cette cuisinière ne manque pas de talent et, de plus, elle nous a trouvé une bouteille de vin qu'elle nous laisse pour un prix dérisoire.

Après une paisible nuit de sommeil et le petit-déjeuner pris dans le gîte, nous traversons le village pour rejoindre le chemin de halage de la Vilaine. Ce sera notre dernière journée le long de cette rivière. Il a plu au cours de la nuit, mais pour l'instant, le temps couvert ne laisse pas présager une pluie prochaine.

À la sortie de Lagon, il ne fait aucun doute que nous marchons sur une ancienne voie romaine : une route rectiligne, sur des pierres plates, surélevées... Cette région est souvent appelée par ses habitants : les marais de Redon, tellement l'eau se trouve à la surface du sol et les rivières, innombrables. Le chemin de halage passe parfois sur un remblai surélevé, écartant ainsi tout danger de s'y noyer!

Pierre qui a dormi dans le village suivant a sans doute une longueur d'avance sur notre trajet, nous n'espérons pas le revoir au cours de la journée. Quand nous traversons Le Pâtis Vert, nous cherchons à voir s'il est encore ici, mais personne ne se manifeste. Puis nous longeons Brain-sur-Vilaine. Sur chaque maison, nous pouvons apercevoir une petite affiche dans un cercle de plastique de huit centimètres de diamètre : les chiffres en mètres indiquent le niveau des inondations de 1995, 2001 et 2005. La plus importante, en 2005, se situe à la hauteur de mes épaules. On peut deviner les dégâts occasionnés par une telle montée des eaux.

Nous nous arrêtons à chacun des bourgs, Brain-sur-Vilaine, Pont de L'Illette, le Gallion et Paintaut, pour tenter de nous procurer un sandwich pour dîner. Pas l'ombre d'une épicerie. En ce mois de septembre, toutes les maisons semblent désertes. On peut supposer que ces chalets d'été sont occupés seulement, les fins de semaine.

Il est midi quand nous arrivons Pont-du-Grand-Pas, à une croisée de chemins où un pont permet de passer au-dessus de la Vilaine. Quelle aubaine! Sous une grande tente, des gens ont installé une cuisine temporaire et des tables de pique-nique sous les arbres. Il est possible d'y prendre un repas. La jeune dame est tout heureuse de nous accueillir. Le seul menu dont elle dispose nous convient très bien. Nous prenons une bière, pendant qu'elle prépare notre assiette. Ce décor champêtre, sur le bord de la rivière, est très agréable. Et

l'endroit semble connu des gens de la région, car le petit stationnement se remplit de voitures en peu de temps.

Au moment où nous terminons notre repas, nous apercevons Pierre qui arrive derrière nous. Il a dormi chez une dame, nous dit-il. Nous le taquinons en supposant que la conversation s'est poursuivie tard dans la nuit, s'il est parti si tard, ce matin. Il affirme plutôt que la dame lui a confectionné de bons pansements pour ses pieds. Je lui avais dit, avant de quitter le Québec, qu'il fallait que chacun fasse son chemin, comme cela lui plaît. Je peux deviner que l'initiative qu'il a prise, hier, semble avoir été heureuse. Puisqu'il a déjà dîné, nous parcourons à trois les cinq derniers kilomètres qui nous séparent de Redon.

Cette ville se situe au carrefour des deux rivières les plus importantes de la Bretagne : la Vilaine et l'Oust. Ces deux vallées constituaient des lieux de passage et de trafic qui constituaient un point stratégique très important. C'est à quelques kilomètres de Redon que, Nominoë, le chef des Bretons bat les Francs de Charles le Chauve en 845, assurant ainsi l'indépendance de la Bretagne jusqu'en 1532. Redon doit son développement à l'abbaye bénédictine qui remonte en l'an 832. Cette dernière joue un rôle très important sur le plan culturel, spirituel et même économique : elle devient un grand centre de pèlerinage, apportant ainsi des revenus à toute la société.

Redon était aussi le port maritime de la ville de Rennes. Les petits bateaux remontaient jusque-là pour apporter du vin d'Aunis, des épices, des étoffes et même du fer de l'Espagne. La région exporte du bois, du grain et de la laine. Les forêts, sur les rives de la Vilaine, fournissent le bois pour la construction des petits bateaux de l'époque.

En s'approchant de Redon, nous voyons de très loin les clochers de l'abbaye Saint-Sauveur qui pointent vers le ciel et dominant la cité. Nous entrons dans la ville en passant par les quais le long de la rivière. Dans le vieux port, la Vilaine croise le canal de Nantes à Brest depuis 1849. Le long du Quai Duguay-Trouin, de très belles maisons du XVII^e et du XVIII^e siècle qui appartenaient à de riches armateurs dressent leur façade, face à la Vilaine. Les rez-de-chaussée servaient d'entrepôts aux marchandises débarquées des trois-mâts, pendant que les gens habitaient les étages supérieurs. Les balcons en fer forgé sont un héritage de cette époque.

Le couvent des Calvairières, l'ancien couvent des Sœurs du Calvaire accueillent les pèlerins, mais nous devons passer par l'Office du Tourisme, en face de l'abbaye, pour obtenir la clé. Ce monastère se situe en périphérie de la ville et possède encore sa cour intérieure avec colonnades. Les religieuses n'y habitent plus et ces bâtiments servent à divers organismes. Pour les pèlerins, une grande salle est mise à notre disposition, une salle qui fait office de dortoir, pendant que des toilettes, spacieuses et modernes, au fond de la cour, servent à tous. En fin

de journée, nous serons une dizaine de personnes à coucher dans ce vaste dortoir.

Désireux d'envoyer un message au Québec, je cherche en vain un café internet. Finalement, dans une petite boutique tenue par un Africain, il est possible d'utiliser un ordinateur. Mais ses appareils sont si vieux et en si mauvais états qu'il me faut au moins vingt minutes pour mettre le mien en marche. J'envoie un très court message, car cet étudiant africain doit bientôt partir pour ses cours à l'université. Durant ce chemin, il me sera très difficile de trouver un endroit pour envoyer des messages au Québec. Presque partout, les anciens cafés internet ont disparu.

De retour au gîte, je téléphone à Arlette, la compagne de Thérèse qui désirait m'accueillir chez elle pour une nuit. Malheureusement, samedi, elle doit s'occuper de ses petits-enfants. Son fils a dû s'absenter pour toute la fin de semaine. Elle est très désolée. Nous espérons nous revoir à un autre moment.

Nous revenons au centre de la ville pour souper. De nombreux restaurants ont ouvert leurs portes. La jeune fille de l'Office du Tourisme nous a conseillé La Brasserie des Halles, dans une ruelle, où effectivement nous mangeons très bien pour un prix raisonnable. Comme la soirée est agréable, nous en profitons pour marcher dans la ville avant de retourner à notre couvent.

Ce matin, au lever, Pierre ne se sent pas bien. Il désire attendre et si la situation ne s'améliore pas, il ira voir un médecin. En quittant Redon, nous nous éloignons à tout jamais de la Vilaine. Fini le sentier de halage et les longues lignes droites. Nos balises nous conduisent dans tous les sens par une série de zigzags où notre situation dans l'espace demeure constamment incertaine, nous traversons plusieurs petits villages qui ne sont pas toujours clairement identifiés. Nous sommes rassurés, cependant, par la précision des informations : les balises se multiplient et demeurent bien visibles. Pour cette longue étape de 28 kilomètres, il importe de ne pas faire fausse route.

Après avoir pivoté ainsi pendant 15 kilomètres, nous atteignons la ville de Fégréac vers 11 h, sachant qu'il reste trois kilomètres pour rejoindre le Canal de Nantes à Brest et son chemin de halage. Au premier carrefour, la grande épicerie Super U nous invite à nous arrêter pour acheter un sandwich. Le temps reste couvert, mais il ne pleut pas. Sans perdre de temps, nous reprenons le gros sac, désireux de rejoindre le canal le plus rapidement. Dès que nous arrivons au Pont Miny, le cours d'eau se trouve à notre droite. Cette fois, la longue ligne droite de dix kilomètres va nous conduire directement à Guenrouët par le chemin de halage.

Il est 13 h 30 quand nous arrivons au pont au-dessus du canal qui nous permet de rejoindre Guenrouët, sur l'autre rive. Une crêperie accueille encore des

clients. Nous disons adieu à notre sandwich et allons nous asseoir sur la terrasse qui domine le canal. Le ciel s'est dégagé et le soleil a repris toute sa force. Il fait bon de laisser tomber le sac après 28 kilomètres.

Ayant bien mangé, nous traversons la rivière où le gîte se trouve immédiatement à notre droite, à la sortie du pont, au-dessus de l'Office du Tourisme, fermé depuis hier, le 31 août, c'est pourquoi il faut monter au village pour aller chercher la clé à la mairie. Un village prospère qui profite sans doute de tous les petits chalets installés sur le bord du canal. Juste en face, une large marina peut accueillir de nombreux bateaux de plaisance. D'ailleurs, deux bateaux étrangers sont accostés devant notre gîte, l'un battant pavillon allemand, l'autre, suisse.

L'ameublement de notre gîte fait preuve d'originalité. Une large tribune sur laquelle on a disposé huit matelas va nous servir de lit. Une table de pique-nique et quelques chaises en plastique complètent l'ensemble. Pour la salle de bain, il faut descendre au rez-de-chaussée où les toilettes et les douches sont à la disposition de toutes les personnes qui fréquentent la marina. Pour une seule nuit, nous allons nous contenter de ce minimum.

À l'heure du souper, sur les eaux calmes du canal, le soleil descend lentement à l'horizon, créant ainsi un véritable décor de rêve. Sur la terrasse de la crêperie où nous sommes de nouveau assis, le village, sous les feux du soleil couchant, se mire sur la masse liquide, créant ainsi un paysage pittoresque qui enchante. Nous prenons tout notre temps pour profiter à plein de ce magnifique tableau. Puis, de retour sur l'autre rive, assis sur le banc d'un petit parc, j'assiste à la tombée du jour, tout en écrivant quelques notes dans mon journal de bord.

Au lever, Roger fait de nouveaux pansements pour les pieds de Pierre. Sa situation ne s'est pas vraiment améliorée. Ses souliers de marche ont une semelle trop mince, les moindres pierres causent des dommages. À plusieurs reprises, Roger lui a conseillé de s'acheter de bonnes bottes de marche, mais il préfère continuer ainsi. À chacun son chemin.

Aujourd'hui encore, nous marchons durant toute la journée sur le chemin de halage, le long du Canal de Nantes à Brest. Donc, aucun souci pour le balisage. Plusieurs petits villages s'échelonnent sur notre parcours et la petite ville de Saint-Omer, aux deux-tiers du chemin, dispose sans aucun doute de quelques restaurants où nous pourrions nous arrêter. Donc, pour le moment, il n'est pas question de se chercher un sandwich.

Nous connaissons encore une très belle journée. Le ciel reste couvert en matinée, ce qui rend notre promenade très agréable. Les villages se succèdent : Maldron, Melneuf, Evedet, Quinhu, sans altérer notre démarche. Sur le chemin de halage, parfois un cycliste s'arrête, nous dit quelques mots, puis poursuit sa randonnée. L'un derrière l'autre, nous avançons à grands pas, en toute aisance.

À La Touche des Thébauds, le canal contourne Saint-Omer par la droite, alors que nous poursuivons tout droit en direction du village. Près d'une croisée de routes, devant un calvaire, un restaurant a ouvert ses portes. Nous sommes parmi les premiers clients à s'installer sur la terrasse. Le soleil perce légèrement les nuages et nous sommes très heureux de déposer le sac pour un arrêt qui fait du bien.

Pour la dernière partie du chemin, nous marchons sur un parcours appelé : le GR des Trois-Rivières. Ce sentier de grande randonnée relie entre elles de grandes rivières qui viennent se jeter dans le canal qui s'élargit et se dirige en ligne droite vers la ville de Blain. Sans difficulté, nous atteignons le château où j'ai réservé trois lits pour la nuit. Notre gîte se trouve à droite de l'immense édifice, dans une dépendance qui, jadis, devait sans doute abriter des serviteurs qui travaillaient sur le domaine. Aujourd'hui, transformé en gîte pour les marcheurs qui parcourent le canal, ce bâtiment offre d'excellentes conditions d'hébergement.

Le château de la Groulais a appartenu à Anne de Bretagne. Le duc François de Bretagne construisit ces bâtiments pour sa fille Anne qui, en 1491, en épousant le roi de France, Charles VIII, rattacha définitivement le royaume de Bretagne à celui de la France. Le château fut habité par la nouvelle reine de France que par de courts laps de temps, mais les rois en assurèrent dorénavant l'entretien. Ces bâtiments faisaient partie des édifices que les souverains donnaient en récompense à ceux qui les avaient le mieux servis. C'est ainsi que la tour principale, du côté du gîte, porte le nom d'un connétable de France qui a terminé sa vie dans cet établissement.

En arrivant devant le gîte, je téléphone au responsable qui doit venir nous ouvrir les portes. D'anciens bancs de pierre, juste à côté, nous permettent de nous asseoir et d'attendre. Une demi-heure plus tard, cet homme, dans la cinquantaine, arrive avec une jeune fille. Celle-ci doit maintenant s'occuper du gîte. La passation des pouvoirs a été plus longue que prévue, ce qui explique son retard et s'en excuse. « Le pèlerin ne demande rien, n'exige rien, il prend ce qu'on lui donne. » Cette petite formule, je l'ai apprise à Puy-en-Velay, en 2001, des mains de l'évêque qui nous a remis l'image de la Vierge Noire. Depuis, Roger et moi, nous avons fait nôtre cette phrase qui rend notre vie plus facile. Par nature, le pèlerin est une personne patiente qui évite de « râler », comme disent les Français.

Nous nous installons sans plus tarder. Il est plus de 18 h quand je termine d'écrire mes notes. Au moment de partir à la recherche d'un restaurant, Pierre arrive. Il décide de simplement déposer son sac et de nous accompagner. Le château se trouve à l'extérieur du village, il faut au moins 20 minutes pour revenir en ville. Après avoir fait le tour du centre de la ville, nous nous arrêtons sur une

petite terrasse, dans une cour intérieure, à l'arrière d'un restaurant. Le repas, comme à l'accoutumée, fait honneur à la cuisine française.

De retour au gîte, Pierre décide de descendre son matelas dans la cuisine où il préfère passer la nuit. Au lever, nous le réveillons au moment de prendre notre petit-déjeuner. Aujourd'hui, il ne nous accompagnera pas. Hier soir, il a téléphoné à un ami qui l'attend pour dîner à Niort-sur-Erde. Il va se déplacer en train. Nous serons donc seuls pour franchir la longue étape de 38 kilomètres entre Blain et Nantes. Après avoir longuement étudié la situation, hier, Roger et moi, nous avons conclu que c'était la seule solution. Si nous nous arrêtons avant Nantes, le problème de la longue distance va se reposer pour le lendemain. L'avantage de l'étape d'aujourd'hui, notre longue marche se déroule durant 23 kilomètres sur une piste cyclable, droite et ombragée. Nous quittons donc le gîte en toute confiance, laissant Pierre ramasser lentement ses nippes.

Notre départ ne se fait pas sans difficulté. Nous devons contourner le château pour rejoindre la piste cyclable, mais des travaux récents ont fait disparaître les balises. Heureusement, des paysans qui travaillent près d'une ferme vont nous fournir de précieux renseignements. Dès que nous rejoignons cette ancienne voie ferrée, tous nos problèmes de balisage disparaissent. Pendant plus de 20 kilomètres, nous gardons le cap en direction de Treillières.

Nous atteignons cette banlieue de Nantes au moment où midi vient à peine de sonner. Deux jeunes garçons nous conseillent de nous arrêter à la Pizzeria La Strada où nous trouverons facilement à manger. De fait, dès que nous nous présentons, d'autres clients sont déjà installés sur la terrasse. Durant le repas, nous nous informons auprès de deux dames, nos voisines de table, du meilleur chemin à prendre pour entrer à Nantes. Elles nous déconseillent fortement de continuer à pied pour traverser la zone industrielle, vaut mieux, disent-elles, prendre l'autobus qui prend son départ au rond-point, juste devant nous, et qui va nous amener à l'entrée de la ville, proprement dite. Nous n'hésitons pas à suivre leurs conseils. Dès la fin du repas, nous montons dans l'autobus qui traverse la zone industrielle sur quelques kilomètres.

À l'arrêt, nous pourrions prendre le tramway qui nous conduirait au centre de la ville. Nous préférons limiter l'usage des véhicules motorisés, nous allons donc entrer dans la ville à pied, même s'il faut marcher sur le trottoir pendant des kilomètres. Nous avons déjà traversé Burgos dans des conditions semblables.

Les banlieues de Nantes s'étendent dans toutes les directions. La Loire et l'Erdre qui la traversent, de même que son port de mer sur l'Atlantique, font de cette ville un centre maritime très important. La ville s'est construite d'abord sur le bord de l'eau, puis s'est étendue vers la plaine. Les habitations en hauteur n'existent qu'au centre de la ville. En banlieue, les maisons unifamiliales se sont multipliées vers la périphérie, ce qui explique l'étendue de la ville et la multiplication des

rues. Nous devons marcher des kilomètres avant d'atteindre la cathédrale Saint-Pierre et le château des Ducs de Bretagne, juste à côté, les deux édifices les plus imposants du centre-ville.

La construction de la cathédrale commença au XV^e et les travaux se terminèrent en 1893. Le bâtiment, érigé sur une colline, avec ses deux tours de 63 mètres qui dominent la ville, occupe le centre de la ville. Le portail est particulièrement remarquable et le tombeau de François II, le dernier roi de Bretagne, dans la nef mérite un arrêt. Au-dessus des gisants, sur les flancs du tombeau, figurent les douze apôtres. Saint Jacques, en habit de pèlerin, porte une longue cape sur les épaules, la besace et le bourdon.

À côté de la cathédrale, le château des Ducs de Bretagne s'impose par sa masse. Cette superbe forteresse, entourée de douves avec de profonds fossés est flanquée de deux tours imposantes. À l'intérieur, plusieurs bâtiments de l'époque témoignent de son importance : le palais, la tour de la Boulangerie, la tour de la Couronne d'Or, la tour des Jacobins et le Grand Logis. Dans le bâtiment du Grand Gouvernement se trouve le musée d'Art populaire de la Bretagne.

La ville de Nantes s'appelait jadis Corbilo. L'arrivée des Celtes vers l'an 500 A.C. donne de la vitalité à ce port de mer. Les Namnètes, un peuple gaulois, occupent la région à partir de 70 A.C. avant de tomber aux mains de Jules César, en l'année 50 A.C. Les Romains lui donnèrent de nom de Portus Namnetum. Envahie par les Saxons en 285, prise par les Francs vers 500, elle devient une ville bretonne sous la gouverne du jeune chef Barbe-Torte qui chasse les Normands. Cette région de France reste indépendante jusqu'à la mort de François II, le père d'Anne de Bretagne, survenue en 1488 et cette dernière, devenue reine de France, après son mariage avec le roi de France, consacre définitivement l'annexion de la Bretagne à la Couronne française.

Avec la découverte de l'Amérique, Nantes connaît un essor considérable. Les Bretons qui avaient l'habitude de venir pêcher la morue sur les bancs de Terre-Neuve, connaissent bien la région du golfe. D'ailleurs, plusieurs viendront s'installer au Québec. Au début de la Révolution française, royale et catholique, la ville vit des moments difficiles. La révolte des Vendéens touche directement cette ville frontière. La construction de la ligne de chemin de fer Paris-Nantes, en 1851, va donner un nouvel essor à cette ville qui se cessera de se développer.

Nous arrivons à l'Office du Tourisme vers 17 h 30 où la jeune fille nous indique le chemin à suivre pour atteindre l'Hôtel Le Surcouf où j'ai réservé une chambre pour la nuit. À quelques reprises, j'ai tenté de rejoindre Pierre au téléphone, mais aucune réponse. J'en conclus qu'il ne viendra pas coucher avec nous. Pour cette raison, nous prenons une chambre pour deux.

En route vers l'hôtel, nous avons remarqué un petit restaurant dans une rue piétonne qui nous paraît sympathique. Nous nous y rendons vers 19 h 30. À la fin du repas, sur la terrasse, Pierre nous a aperçus. Il s'informe au sujet de notre chambre d'hôtel. Il est bien déçu que nous n'ayons pas réservé pour lui, mais nous ne l'attendions plus. À notre hôtel, le prix de la chambre lui semble trop élevé. Il continue de chercher dans les alentours. Finalement, au moment de nous mettre au lit, il frappe à notre porte. Sa chambre se situe au-dessus de la nôtre. Nous fixons une heure pour le petit-déjeuner du lendemain, et ainsi, nous pourrions de nouveau partir ensemble, demain.

Le jeune homme à la réception de l'hôtel nous déconseille fortement d'essayer de quitter les lieux, à pied. Les travaux en cours dans le quartier du port interdisent le passage aux piétons. Nous devons prendre le petit tramway, derrière l'hôtel, qui va nous amener à Vertou, où il est possible de rejoindre la rivière Sèvre, à l'extrémité d'un grand parc, et le sentier qui la suit en parallèle nous permettra de quitter la ville en toute sécurité. Nous suivons donc ses instructions à la lettre.

Cependant, rendus à Vertou, nous ne trouvons pas la direction à suivre pour rejoindre la rivière. De plus, l'orage vient d'éclater, nous condamnant à marcher sous une pluie diluvienne. Pierre, devant notre abribus, arrête une voiture et s'y engouffre rapidement, alors que nous partons vers le centre de cette banlieue. Vingt minutes plus tard, une jeune fille vient nous avertir, en voiture, qu'elle a laissé Pierre devant l'église, il nous attend là-bas. Nous montons sur la colline, en évitant le plus possible les courants d'eau qui ruissellent dans les rues. Dans le portique, ni dedans, ni dehors, pas de Pierre. Je téléphone. Il est monté dans une autre voiture et se trouve à cinq kilomètres plus loin. Nous entrons dans la petite épicerie en face de la mairie pour nous procurer un sandwich et nous descendons la rue qui conduit au pont de la Morinière où nous apercevons la première balise.

Le sentier le long de la Sèvre est cahoteux, boueux et glissant. Plusieurs marcheurs et cyclistes se sont fait surprendre par la pluie et se dirigent vers Nantes. Nous marchons rapidement en essayant de ne pas heurter ceux qui viennent en sens inverse. En descendant vers le pont La Ramée où le sentier traverse la rivière, je perds en partie l'équilibre, malgré que j'aie solidement mon bâton en main, et je me laisse glisser dans cette pente boueuse. Soudain, mon pied s'arrête durement contre une racine. Ma cheville encaisse le coup, mais je perçois un claquement dans mon genou droit. Immédiatement, je ressens une violente douleur, une brûlure intense. Je me cramponne contre un arbre. Roger n'a rien vu, il continue de marcher. Je dois le rejoindre. La douleur aiguë me fait grimacer, mais je décide de continuer. Au début, j'essaie de m'appuyer le plus possible sur mon bâton. Mais les roches et les racines rendent mes efforts inutiles. Finalement, je me rends compte que plus je marche, plus la souffrance devient supportable. Je ne dis mot à personne.

À la sortie de Saint-Fiacre, nous nous arrêtons dans un parc où des tables en bois sont mises à la disposition des marcheurs. Je tâte mon genou. Aucun doute possible, je me suis déchiré un tendon. Avec mon doigt, je peux localiser précisément l'endroit. Je raconte l'événement à Roger qui me demande si je veux m'arrêter. Il n'en est pas question. Je prendrai une décision, ce soir. Pierre appelle. Il a pu se rendre jusqu'à Mommières, en voiture. Il est maintenant attablé au restaurant. Nous reprenons notre gros sac, décidés à nous rendre à Clisson, à pied, le plus rapidement possible, même s'il reste encore 19 kilomètres à parcourir.

La pluie a cessé et le beau temps revient. Notre sentier est relativement bien balisé, nous avançons dans la bonne direction. Mais pour moi, impossible d'accélérer le pas. Je cherche plutôt la position qui me fait le moins souffrir quand je dépose mon pied par terre. Je ne dois pas le forcer à entrer vers l'intérieur, mais plutôt l'ouvrir au maximum. Roger a compris ma souffrance. Il m'attend à chaque carrefour et une fois il ajoute : Tu marches comme un canard boiteux. » Il a parfaitement raison, mais c'est la seule façon de rendre ma douleur acceptable.

Notre sentier demeure sinueux, puisque nous suivons la rivière d'assez près, rivière que les gens de la région appellent « la Sèvre Nantaise ». À partir de Saint-Fiacre, nous marchons dans la campagne. Sur les collines, nous apercevons les premières grandes vignes. Le Muscadet règne ici en maître. En ce beau dimanche après-midi, les tracteurs sont à l'œuvre. Ici, le raisin est ramassé à la machine. Nous croisons constamment de petits camions, équipés spécialement pour la cueillette, qui se succèdent derrière la grosse cueilleuse.

Nous arrivons assez tard en fin d'après-midi, après 35 kilomètres de marche. Pierre, arrivé sur place vers 14 h, a rencontré le propriétaire de l'hôtel qui, devant s'absenter pour le reste de la journée, lui a remis la clé de la chambre et celle de l'hôtel. Nous procédons rapidement à notre installation, puis nous nous dirigeons vers le centre-ville pour trouver un restaurant. En route, je jette un coup d'œil discret de chaque côté. En ce dimanche soir, toutes les pharmacies ont fermé leurs portes. Sur la Place des Halles, un restaurant sert des plats italiens. Nous ne chercherons pas ailleurs, heureux de pouvoir manger et de retourner rapidement à l'hôtel.

Clisson se situe à la limite de la Bretagne et de la Vendée. Le château a connu ses heures de gloire durant la Guerre de Cent-Ans. La présence du connétable de France, Olivier, le bras armé de Jeanne d'Arc, y fut pour quelque chose. La mort de François II, le dernier duc de Bretagne, entraîna l'oubli du château qui joua dès lors un rôle secondaire. La ville fut complètement détruite pendant la Révolution française, même si le château a résisté longtemps à l'armée des révolutionnaires. Napoléon Bonaparte s'est fait un nom en écrasant violemment

la révolte des Vendéens. En reconstruisant leur cité, les gens de la place ont voulu garder le cachet de l'ancienne ville médiévale. La Place des Halles, avec son enchevêtrement de poutres qui soutiennent le toit, est particulièrement remarquable et le gouvernement en a fait un monument classé.

Nous sortons de la ville en longeant les murailles, en partie détruites, de l'immense château. Le sentier descend le long de la Sèvre et au moment où nous nous éloignons de la rive de la rivière, une grosse coquille marque la séparation entre le sentier breton et le sentier vendéen. Nous quittons définitivement la Bretagne et le département de la Loire-Atlantique.

La Vendée

À partir de cet endroit, le sentier est particulièrement bien balisé et nous nous éloignons définitivement des cours d'eau. Dorénavant, nous allons avancer en pleine campagne, quadrillée de champs de cultures variées, parfois parsemée d'un soupçon de vignes. Pour aujourd'hui, la culture des céréales occupe la majeure partie du territoire. Le balisage nous amène sur de petites routes de campagne, dans une vaste plaine où, seuls, ici et là, quelques villages s'entourent de grands arbres.

Au cours de l'avant-midi, Pierre me téléphone pour me dire qu'il ne viendra pas à l'hôtel avec nous, mais va plutôt aller coucher chez une dame. Nous arrivons à Montaigu à midi, exactement. Il nous apparaît trop tôt pour frapper à la porte de l'Hôtel des Voyageurs où j'ai réservé une chambre. Je m'informe auprès d'une dame pour trouver un restaurant. Elle m'indique une crêperie, près du moulin, pas très loin de notre hôtel. Nous déposons nos sacs dans un coin de la terrasse, protégée de la route par une clôture en bois. Un endroit paisible que nous n'aurions certainement pas trouvé seuls. Lorsque la jeune fille m'apporte ma crêpe paysanne, la présentation étant si magnifique, je sors mon appareil pour une photo, avant de prendre la première bouchée. Cet endroit nous plaît à ce point que nous promettons à la dame, lors de l'addition, d'y revenir pour le souper.

En passant devant l'Hôtel des Voyageurs, la porte est ouverte. Une invitation à entrer. Ce grand hôtel, en rénovation, accueille peu de clients. Notre chambre se situe dans la partie où les travaux sont terminés. Une large fenêtre s'ouvre sur une cour, orientée vers l'ouest, exposée au chaud soleil du midi. Nous profitons de cet après-midi ensoleillé pour nous reposer et faire la grande lessive.

En me levant, ce matin, j'ai constaté que mon genou avait commencé à enfler. Cet après-midi, la situation, loin de s'améliorer, continue de se dégrader. J'en profite pour passer à la pharmacie. Le jeune pharmacien examine et palpe longuement mon genou, puis en arrive à la même conclusion que moi : un tendon déchiré. Selon lui, deux solutions se présentent à moi : arrêter ici, prendre l'avion et retourner chez moi, puis étendre ma jambe sur une chaise. La guérison prendra au moins six mois. Si je suis capable de supporter la douleur, il vaudrait mieux que je continue de marcher et, dans un mois, mon genou sera guéri. Je lui réponds, sans hésiter, que je marche depuis deux jours avec cette blessure et que je n'ai jamais songé à m'arrêter.

Il me donne des compresses à mettre sur l'enflure, chaque jour, après la douche. Dès que j'applique une compresse sur mon genou, je ressens un effet immédiat. La première fois, la douleur est devenue très intense. Poussé par la souffrance, je me suis levé alors pour marcher. J'ai compris que c'était là le secret. Il fallait

que je marche pour faire circuler le sang et l'eau qui s'était répandu dans la partie enflée. Il m'a remis aussi des sachets contre la douleur, puisque j'avais très peu dormi la nuit dernière. Il me conseille d'en prendre trois au cours de la journée et une autre avant de me coucher. Après quelques jours, je me suis contenté d'en prendre une avant d'aller au lit. Au bout de deux semaines, la douleur avait presque disparu. Et de retour au Québec, je peux confirmer que mon genou va très bien. Ce jeune pharmacien avait parfaitement raison.

Durant les jours suivants, me rends compte que je traîne de la patte sur les sentiers, mais je me sens incapable d'accélérer le pas. Roger, toujours patient, m'attend à chaque carrefour, sans dire un mot. Sans nouvelle de Pierre, nous planifions notre chemin pour nous deux. Quelques jours plus tard, Pierre téléphone. Il se trouve dans les Pyrénées avec un ami, ce dernier lui prête son vélo, il va maintenant faire de la bicyclette. Dès qu'il raccroche, je raconte les faits à Roger. La conclusion s'impose d'elle-même : Pierre a définitivement quitté le chemin.

En fin d'après-midi, nous allons voir le château des Montaigu. Avec ses hautes tours, ses murailles massives et imposantes au-dessus de la rivière Maine qui coule à ses pieds, ce dernier couvre une superficie plus grande encore que le château de Clisson. L'origine de ce château remonte à la période des invasions barbares à la fin de l'Empire romain. Les habitants de la région construisirent un fortin autour de ce « mont aigu » pour se protéger. Puis, au cours des siècles, les fortifications en bois furent remplacées par des pierres des champs. Ces deux très grandes forteresses, Clisson et Montaigu, laissent deviner les enjeux militaires qu'occupait cette région, autrefois. Après la Guerre de Cent Ans durant laquelle les armées anglaises s'étaient baladées à travers la France sans impunité, les Ducs de Bretagne et de Vendée s'étaient promis de ne plus céder du terrain à l'adversaire et s'étaient construit des forteresses imprenables. Le Cardinal Richelieu, au début du règne de Louis XIV, avait commandé leur destruction. L'insurrection de la Vendée durant la Révolution française causa la perte de ces deux bastions qui résistèrent aux assauts des révolutionnaires. Ces vestiges qui ont traversé le temps sont encore aujourd'hui les témoins de cette période troublée de la France.

Ce matin, en quittant Montaigu, une autre longue étape nous attend : 29 kilomètres. Il nous est impossible de trouver un endroit plus près pour nous arrêter. Nous traversons trois petits bourgs de quelques maisons chacun. Aucun service. J'ai réservé, hier soir, une chambre d'hôte chez monsieur Mazan, à Saint-Fulgent. Il nous attend vers 16 h. Avant de partir, nous rangeons le sandwich dans le sac et remplissons nos bouteilles d'eau, les préparatifs essentiels pour une longue randonnée.

Nous contourrons l'immense forteresse, traversons la rivière Maine et remontons la colline, sur l'autre rive, en direction de St-Georges de Montaigu, un

village que nous longeons avant de descendre vers l'autre rivière, le Grand Maine, que nous allons suivre durant quinze kilomètres jusqu'au lac de La Bultière où elle prend sa source. En cette fraîche matinée, le temps demeure couvert et un vent du nord balaie la vallée. En terrain découvert, le souffle puissant ralentit notre marche. Heureusement, la région demeure boisée et sur plusieurs tronçons, nous marchons à l'abri des mauvais agissements du dieu Éole. Les deux hameaux que nous traversons, La Roche Pépin et Le Pont Léger, se limitent à quelques maisons le long de notre chemin.

Durant ces longues marches en solitaire, Roger et moi, nous marchons rarement côte à côte, mais plutôt à une certaine distance l'un de l'autre. Pendant ces heures de solitude, il m'arrive souvent de penser aux gens de chez moi. Chaque fois que je vais dans un centre commercial, au Centre Les Rivières, à Trois-Rivières, par exemple, le spectacle de ces personnes âgées, assises à ne rien faire, et qui semblent s'ennuyer, me désole. Je me répète à quel point je suis chanceux, à 72 ans, de marcher avec une telle aisance.

Partir de chez soi, quitter les siens, venir marcher dans un pays que l'on ne connaît pas, parmi des étrangers, n'est-ce pas la meilleure façon de briser la routine, de casser nos petites habitudes de vie, de se remettre en question. Souvent, sans trop s'en rendre compte, notre petite routine quotidienne s'installe et nous en venons à accepter cette façon d'agir, sans penser, sans trop se poser des questions. Pourtant, vivre profondément, c'est autre chose, c'est s'ouvrir sur le monde. Le désir de nouvelles découvertes fait partie d'un besoin essentiel : apprendre, nourrir notre esprit. Avancer dans la vie, c'est faire un pas vers l'inconnu, c'est sortir de soi pour aller vers l'autre.

Vous me direz que l'on peut faire ce geste dans son coin de pays, que l'aventure est à portée de main pour tous ceux qui veulent se dépasser. Je l'admets et le reconnais. Mais regardons-nous agir. Pour dépoussiérer nos façons de voir et d'agir, il est parfois nécessaire de se remettre dans un autre contexte, dans un autre milieu et de se donner de nouveaux défis.

À chaque fois que je vois ce grand nombre de personnes âgées dans les centres commerciaux, je pense à ce couple d'Allemands rencontrés sur mon chemin en 2001. Monsieur portait allègrement ses 95 ans et madame, ses 94 années bien comptées. Chaque matin, je les regardais partir du gîte, pleins d'enthousiasme et rigolant avec humour de leur marche à petits pas. Ils remerciaient le ciel d'avoir encore le bonheur de marcher à leur âge. Dans notre Amérique à nous où la voiture est considérée comme un bien essentiel, essayez donc de compter les personnes qui pourraient en dire autant.

La marche en solitaire est un bonheur en soi, le plaisir de se sentir bien vivant, de vibrer au rythme de son cœur, mais aussi au diapason de tout ce qui vit autour de nous. La marche nous donne le sentiment profond d'être en pleine vie,

de soumettre notre corps à un exercice simple, non dispendieux, qui assure son bien-être et prolonge sa durée. Non seulement notre corps bouge, mais surtout notre esprit s'agite, chemine, réfléchit en approfondissant les idées qui nous tiennent le plus à cœur. Ce cheminement intérieur donne un sens à chacun de nos pas. Chaque mouvement vers l'avant se transforme une union véritable avec la nature qui nous entoure. Peut-il y avoir une harmonie plus profonde entre la créature et son Créateur?

Je sais qu'il n'est pas facile de parler du **Sens du Chemin**. Un sujet tabou que l'on aborde sur le bout des lèvres, seulement, parce que ces mots ont une résonance très profonde. Devenir un véritable pèlerin dans l'âme, c'est avoir la capacité de parler de ce sujet délicat sans sourciller, sans se préserver, sans peur ni reproche. Parler sans retenue du bonheur de marcher, c'est partager la joie du marcheur, qui fait de chacun de nous un être heureux, serein et fraternel.

Sur le chemin d'aujourd'hui, le vent qui souffle du nord me ramène à la dure réalité. En matinée, nous passons devant deux petits châteaux qui ont chacun leur histoire. Le premier, le château de la Noue a été acheté en 1924 par le médecin Léopold Robert, mieux connu sous son nom d'écrivain, Jean Yole. Cet homme a écrit une quinzaine d'ouvrages sur la Vendée. En 1911, son premier livre qui l'a fait connaître, **Les Démarqués**, raconte l'exode des paysans du Marais. En 1929, son essai sur les paysans vendéens décrit la misère de ces pauvres gens et demeure l'un de ses livres les plus remarquables. Aujourd'hui, le château, devenu un musée, est consacré à ses œuvres et à l'histoire de la Vendée.

Le second château se situe dans un tout autre registre. Construit sous Henri IV, il devint bientôt un bastion du protestantisme. La petite histoire raconte que le roi, de passage dans cet établissement, était tombé amoureux de sa cousine, Anne de Rohan. Au séducteur qui demandait par quel passage il pouvait se rendre jusqu'à son lit, la belle lui répondit avec insolence : « Par la chapelle, Sire! » En 1794, en pleine crise de la Révolution française, 200 femmes et enfants y furent massacrés par un groupe de révolutionnaires et le château fut incendié. Aujourd'hui, relevé de ses cendres, il accueille les visiteurs qui veulent connaître son histoire.

Le long du lac La Bultière, nous sommes exposés sans ménagement aux bourrasques de vent. De chaque côté de nous, de gros nuages laissent tomber des averses, mais pour l'instant, nous nous en tirons avec quelques gouttes seulement. À proximité du Pont de Preuilly, un banc, entouré de conifères, bien situé en face au lac, nous fournit l'occasion de nous asseoir pour manger notre sandwich. Notre premier véritable arrêt de la journée, qui permet de nous reposer avant de parcourir les douze derniers kilomètres pour atteindre notre chambre d'hôte.

Nous arrivons à Saint-Fulgent vers 15 h 30. Monsieur Mazan m'avait mentionné qu'il fallait traverser le village et que sa maison, à la sortie, se trouvait dans la direction de notre chemin, le long de la N-137. Avec ses indications précises, nous apercevons facilement le petit panneau de bois : Monsieur Mazan, chambres d'hôte. L'entrée se fait par l'arrière de la maison. Sur la vaste galerie, des jouets d'enfants sont éparpillés çà et là. La porte n'est pas verrouillée, mais nous n'osons pas entrer. Roger actionne une grosse cloche, suspendue près de la porte, que l'on peut agiter au moyen d'une corde. Personne ne bouge dans la maison. Nous nous assoyons sur les chaises de pique-nique et au bout d'une demi-heure, monsieur Mazan arrive en voiture.

Il nous installe dans un petit chalet à droite de sa maison, relié à une salle de bain, par un petit corridor. Un aménagement rustique qui nous convient bien. Il nous servira le petit-déjeuner, demain, à 7 h 30, mais pour le souper, nous devons retourner en ville. Près d'un petit parc, en face de la pharmacie, une pizzeria ouvre ses portes à 19 h. Ce restaurant semble très bien tenu, nous ne cherchons pas ailleurs. Après l'apéritif pris au bar, juste à côté, nous récupérons nos forces, après 29 kilomètres, avec une pizza de première qualité.

Au petit-déjeuner, nous avons le temps de causer avec monsieur Mazan. À la retraite depuis quelques années, il a décidé de transformer sa grande maison en chambres d'hôte, après le départ de ses enfants. Il accueille des visiteurs surtout l'été et lors des congés scolaires. Seul point d'arrêt pour les pèlerins ou les marcheurs, il a aménagé le petit chalet, à côté de sa maison, juste pour eux. Il dit en recevoir quelques-uns, chaque semaine. À proximité du village, il se contente de préparer le petit-déjeuner, laissant sa femme s'occuper de la cuisine, quand des personnes désirent la demi-pension. Il ne fait aucun doute que cet homme aime la compagnie des étrangers. Nous le remercions de son accueil et nous gardons un bon souvenir de sa rencontre.

Il a plu au cours de la nuit et le ciel demeure couvert au moment où nous quittons Saint-Fulgent. Le chemin d'aujourd'hui tente de se frayer un passage entre de grandes propriétés. Nous avançons sur de petites routes qui relient d'anciens châteaux de faible grandeur qui ressemblent plutôt à des résidences pour de grands domaines. Des champs cultivés alternent avec de vastes prairies, parsemées ici et là de larges bosquets. En fin d'avant-midi, le soleil apparaît entre les nuages, rendant notre marche très agréable.

Les villages de Vendrennes et La Bonnière offrent peu de service. Il faut atteindre Saint-Vincent-Sterlanges, en fin d'avant-midi, pour pouvoir nous procurer un sandwich que nous mangeons dans un petit parc à la sortie du village. Nous parcourons ces 25 kilomètres dans la joie de marcher, au milieu de la campagne, dans des conditions très agréables. Il est 14 h 30 quand nous entrons dans le village Puybelliard.

Nous laissons tomber le sac devant le bar Au Bistro avant de chercher l'Hôtel Le Penalty où nous avons réservé une chambre. La belle température invite à la flânerie. Notre bière terminée, nous partons à la recherche de notre hôtel. Impossible à trouver. Les personnes que nous interrogeons ne connaissent pas cet hôtel. Pourtant, il est bien inscrit dans notre guide. Un vieil homme nous fournit la clé de l'énigme. Le bar où nous avons pris notre bière s'appelait autrefois l'Hôtel Le Penalty. Nous revenons sur nos pas et la dame confirme ce que vient de nous dire le gentil monsieur. Sans plus tarder, elle nous indique notre chambre et nous pourrions souper sur place dès 19 h. Cet établissement démodé reçoit peu de clients, mais la gentillesse de la vieille dame supplée aux quelques carences de cet hôtel vétuste. Nous y passerons des heures paisibles, nous contentant d'une courte marche dans le village avant le souper.

Après le petit-déjeuner pris à l'hôtel, nous partons en direction de Saint-Laurent-de-la-Salle, mais ce village ne possède aucun service. Hier soir, j'ai réservé dans un petit hameau, appelé Le Boutet. La dame offre la demi-pension. Pour atteindre sa maison, il faut sortir du chemin, prendre une petite route avant d'entrer au village et la chambre d'hôte se trouve au bout d'un cul-de-sac. Roger a noté les explications, car la dame parlait très fort au téléphone. À l'aide d'une carte routière que Roger a mise dans ses bagages, nous espérons arriver sans encombre.

Vers 10 h, dans l'unique village que nous traversons au cours de la journée, qui porte le joli nom de La Châtaigneraie-aux-Côteaux, une petite épicerie vient d'ouvrir ses portes. La dame accepte de nous préparer un sandwich que nous mangerons, quelque part, dans la campagne. Pour nos 25 kilomètres d'aujourd'hui, le poncho est de mise. Sans connaître une pluie abondante, les petites averses se succèdent à un rythme rapide. Vers midi, une petite accalmie permet de s'arrêter près du hameau La Bonauderie où quelques pierres permettent de s'asseoir pour manger notre sandwich. Mais les averses nous laissent peu de répit et nous cherchons notre chemin sous la pluie pour rejoindre la ferme où nous devons aller dormir.

En arrivant, la dame nous informe que nous allons dormir dans leur maison, plus particulièrement dans les chambres de leurs enfants, le gîte, juste à côté, étant occupés pour la semaine par deux couples anglais venus faire un séjour en France. Je coucherai dans la chambre de la fille, actuellement aux études à Rennes, alors que Roger occupe celle du garçon, marié et père de deux enfants.

Ces anciens fermiers ont fait aménager un gîte dans une maison voisine de la leur, puis ont vendu la grange et toute la ferme à un voisin. Au cours du souper, nous apprenons que monsieur, même s'il est plus jeune que moi, a été opéré dans les deux genoux et peut difficilement se déplacer. Ne voulant pas quitter leur demeure à la campagne, ils gèrent ce gîte qui leur fournit l'argent nécessaire pour vivre.

Le souper, pris ensemble, nous permet de connaître ces gens très sympathiques qui nous accueillent. Je suis étonné de voir à quel point ces personnes connaissent bien la réalité des pèlerins et se font un plaisir de leur ouvrir leur maison. Même s'ils sont peu sortis de leur petit patelin, ils manifestent tous les deux une ouverture d'esprit que l'on ne retrouve pas partout en France.

Ce n'est pas par hasard si, au matin, après le petit-déjeuner, ils tiennent à prendre une photo de nous deux, « pour montrer aux membres de l'association », nous disent-ils. De ma part, je prends aussi quelques photos pour se rappeler nos conversations et garder le souvenir de ces personnes qui, réellement, se soucient des pèlerins et tiennent à leur fournir un accueil des plus chaleureux.

Après les longues étapes des derniers jours, nous avons décidé, hier soir, de scinder en deux les 36 kilomètres qui nous séparent de Nieul-sur-l'Autise. À mi-trajet, dans un petit village légèrement hors chemin, l'Orbrie, j'ai réservé une chambre d'hôte. Même s'il a plu toute la nuit, nous quittons la ferme Le Boutet, sans le poncho. Le ciel reste couvert, mais il ne pleut pas.

Aujourd'hui, le paysage change sensiblement. Nous allons connaître les plus hauts dénivelés du Chemin du Mont-Saint-Michel. Sans être vraiment impressionnantes, ces petites collines apportent du renouveau et brisent la monotonie de la promenade dans la plaine. La rivière Vendée s'est creusé un lit profond dans une région assez sablonneuse, ce qui explique ce changement de décor. Les plantations de pins que nous allons traverser annoncent déjà les futurs paysages des Landes.

Dès notre départ, nous montons sur le vallon de Smagne qui nous donne un beau point de vue sur les vallées de chaque côté de nous, puis nous descendons vers La Defend, une petite rivière qui alimente la Vendée. Une petite route remonte ensuite vers le village de Bourséguin. Nos hôtes de ce matin nous ont conseillé de continuer tout droit vers Bourneau où il serait possible de trouver une petite épicerie. La dame ne prépare pas de sandwich, mais avec du pain, du jambon blanc et du fromage, nous pourrions facilement nous débrouiller. Au village suivant, Saint-Luc, deux tables de pique-nique sont installées dans un miniparc. Il n'en faut pas davantage pour que nous fassions un arrêt, contents de profiter de ce coin ombragé pour prendre un agréable dîner. À notre gauche, un barrage retient les eaux de la rivière Vendée, créant ainsi un lac artificiel qui s'étire au creux de la vallée sur plusieurs kilomètres.

Nous entrons dans l'Orbrie vers 14 h sous le chaud soleil du midi. Au bar Chez Pedro, la jeune dame, en nous apportant notre bière, nous invite à venir souper ici dès 19 h, car notre future hôtesse, hier soir, m'avait bien mentionné qu'elle ne

faisait pas la demi-pension, à nous de trouver un restaurant. Vu l'étroitesse de ce village, c'est sans doute le seul endroit où un repas est servi, le soir.

Quand nous arrivons devant la grande maison de pierres où nous avons réservé une chambre, nous nous heurtons à des portes closes. Cependant, la porte de la remise étant restée ouverte et les outils de jardin bien en vue, les propriétaires vont sans doute revenir bientôt. De fait, dix minutes plus tard, l'auto entre dans la cour. Après un rapide coup d'œil sur le jardin et le potager, ils nous invitent à entrer pour prendre un café avec eux. Naturellement, le prix de la chambre correspond à la richesse du mobilier. Nous payons le double d'hier, sans prendre de repas, mais il fallait couper la très longue étape et cette chambre d'hôte représentait le seul endroit possible. Le prix n'était pas le premier critère pour nous inciter à nous arrêter à cet endroit. Une grande chambre avec deux lits doubles, attenante à une salle de bain ultramoderne, représente des conditions anormales pour un budget de pèlerin. Parfois, il vaut mieux ne pas considérer uniquement la situation financière et penser davantage à notre condition physique et à notre santé mentale. Un tel arrêt vaut aussi son pesant d'or.

Malgré cet environnement luxueux, nos hôtes manifestent beaucoup de gentillesse et de simplicité. En toute aisance, nous évoluons dans cette grande maison avec sérénité, sachant que nous sommes très bien accueillis. Notre hôtesse met à notre disposition tout ce qu'il faut pour la lessive, et les séchoirs, aménagés à l'extérieur, procurent une efficacité certaine, grâce au ciel sans nuage et au soleil radieux.

En fin de journée, nous retournons au village pour souper. Le petit restaurant fait honneur, cette fois, à la cuisine italienne, dans ce village perdu au milieu de nulle part. La jeune dame nous raconte qu'ils ont aménagé ici au début de l'été et que chaque soir l'établissement se remplit à pleine capacité. Pour ces Italiens arrivés depuis peu en France, ce restaurant est devenu une véritable mine d'or.

Nous revenons vers notre grande maison de pierres alors que le soleil rougeoie à l'horizon, créant un tableau magnifique de ce domaine construit en flanc de colline. Je conserve de très belles photos de ces moments de bonheur.

Le matin, notre hôtesse nous sert un petit-déjeuner des plus raffinés. Impossible de faire mieux, me dit Roger en quittant la table. Tous deux assistent à notre départ, prolongeant ainsi jusqu'à la dernière minute un accueil quasi irréprochable. Une petite route va nous conduire à Saint-Michel-le-Cloucq où nous retrouvons les balises de notre chemin.

Peu après, notre sentier passe à quelques kilomètres seulement du célèbre château de Vouvant qui appartenait aux ducs de Lusignan. Quand j'étais étudiant en littérature à l'Université de Montréal, en guise de travail pratique, mon professeur, Marc-André Vachon, m'avait demandé de présenter le livre

d'André Breton sur le mythe de Mélusine. À mon grand étonnement, ce mythe était pratiquement inconnu de la majorité des étudiants. Dans le grand amphithéâtre de l'aile U de la Faculté des Lettres, il m'avait fallu plus d'une heure pour expliquer ce mythe et le faire comprendre aux 150 étudiants réunis. Pourtant, en France, dans cette région de la Vendée, ce mythe agite l'imagination de la population depuis des centaines d'années et l'on peut voir des milliers de représentations de Mélusine, sous les formes les plus variées, dans les établissements de la région.

Mélusine, une fée de légende des romans de chevalerie, était une femme très belle qui avait la propriété de se changer en serpent. Comme elle possédait des pouvoirs illimités, elle avait promis à Raimondin, le duc de Lusignan, d'en faire le principal personnage du royaume de France, s'il acceptait de l'épouser et de ne jamais la voir le samedi. Le mariage fut conclu et de très beaux enfants naquirent de cette union, apportant l'estime et la prospérité au maître du logis. Mais la jalousie germa dans l'esprit du mari devenu trop riche. Un samedi, il oublia son serment et regarda par le trou de la serrure pour apercevoir sa femme transformée en serpent. Se voyant trahie, Mélusine poussa des cris horribles et alla se jeter par la fenêtre de la plus haute tour du château de Vouvant. Par la suite, toujours selon la légende, Mélusine réapparaissait à la mort de chaque membre de cette famille, poussant chaque fois des cris lugubres qui se répercutaient dans la campagne. C'est ainsi que ce château devint célèbre dans toute la région et que les histoires tragiques qui le concernaient se multiplièrent à l'infini.

En s'éloignant du château de Vouvant, le sentier contourne le village de La Meilleraie, puis rejoint une petite route qui traverse Xanton-Chassenon, construit sur les bords de la rivière Autise. Nous traversons ensuite la rivière en face du village de Denant avant d'atteindre Nieul-sur-l'Autise, le chef-lieu de la région.

Ce village s'est construit autour de l'abbaye, fondée en 1068 par le seigneur de Vouvant, qui devint ensuite une abbaye royale, grâce aux bons soins d'Aliénor d'Aquitaine, née dans ce village. Ce grand monastère devint rapidement le centre culturel et économique de la région et ne cessa de s'agrandir. Pillée et incendiée par les protestants en 1568, l'abbaye ne se remit jamais de ce désastre. Le cloître, reconstruit et rénové au siècle dernier, fut habité par des moines pour une courte durée, seulement. Aujourd'hui, devenue un centre culturel, la nouvelle partie mérite d'être visitée.

Comme il était à peine midi lorsque nous sommes entrés dans le village, nous avons préféré nous arrêter à une crêperie, sur le bord de la rivière, plutôt que de nous rendre à l'Hôtel du Cloître où nous avons réservé une chambre. Dans un décor quasi champêtre, ce restaurant qui ne paie pas de mine offre d'excellents repas.

En ce samedi après-midi, le village demeure bien tranquille. Notre petite chambre se trouve du côté de l'ancien monastère, un grand édifice sans toit dont les murs de pierres, marqués par les incendies et le pillage, présentent un paysage bien triste. Pendant que notre linge sèche dans notre chambre, nous passons à l'épicerie pour nous procurer le petit-déjeuner et un sandwich pour la route du lendemain, car aucun hameau ne pourra nous fournir à manger en cette journée dominicale.

Au lever, la température s'annonce maussade. Après le petit-déjeuner pris dans notre chambre, nous quittons le village qui dort encore d'un profond sommeil. Comme prévu, la pluie arrive une demi-heure plus tard. Durant tout l'avant-midi, les averses vont se succéder sans discontinuité.

Cette région marécageuse causait bien des problèmes aux pèlerins d'autrefois. Les moines des abbayes de Nieul-sur-l'Autise et de Maillezais commencèrent des travaux pour l'aménagement du marais poitevin appelé autrefois le golfe de Pictons, dès le XIII^e siècle. Ils creusèrent le canal des Cinq-Abbés, qui reliait l'anse du Brault à l'île de Vouillé. Les pèlerins pouvaient désormais traverser cette zone auparavant inaccessible. Les travaux ont été interrompus durant la guerre de Cent Ans, car cette région était constamment menacée.

Pendant des siècles, ce marais, difficile d'accès, fut habité par des jeunes gens qui fuyaient le service militaire, ou des repris de justice qui cherchaient un refuge pour terminer leur vie dans la tranquillité. Les aménagements faits par les moines permettaient à cette population de survivre dans des conditions difficiles, même si la mauvaise salubrité des lieux entraînait souvent des maladies de toutes sortes.

Au XIX^e siècle, l'État s'intéresse pour la première fois au marais mouillé resté très sauvage alors que les travaux se poursuivent sur le marais desséché. Le marais mouillé s'appelle aujourd'hui « la Venise verte », alors que le marais desséché demeure une vaste étendue de terre plate qui aboutit à la mer. Le marais mouillé est surtout parcouru par les pêcheurs et les chasseurs d'oiseaux qui trouvent là un endroit idéal pour s'adonner à leurs loisirs favoris.

Nous traversons le village de Maillezais sous une pluie diluvienne et nous nous arrêtons à Maillé pour un café. Vers 13 h, le long de la grande rigole, un abri pour pêcheur permet de faire une pause et de manger notre sandwich. Nous entrons à Saint-Hilaire-la-Palourde alors qu'une fête foraine bat son plein. Nous nous assoyons pour une bière. Des gens de la région, pas très jeunes, présentent des danses westerns qui semblent plaire à la population et donnent de la vie à ce petit village.

Nous devons nous rendre dans une maison, à quelques kilomètres du village, où une chambre d'hôte est disponible. Dès que je l'appelle au téléphone, la dame

me donne rendez-vous devant le porche de l'église. Quand la petite voiture s'arrête devant l'édifice religieux, il pleut à verse. Nous nous engouffrons dans le véhicule le plus rapidement possible et le soleil apparaît à nouveau quand nous arrivons chez elle. Cette dame, une ancienne pèlerine, accueille ses visiteurs avec le maximum d'attention. Les ressources de la maison sont limitées, mais la gentillesse de la dame comble le reste. Après le souper, nous discutons longuement avec elle, pendant que son mari va regarder la télévision dans une pièce, à côté, indifférent à nos propos.

Au matin, nous poursuivons nos échanges durant le petit-déjeuner, le mari étant parti tôt pour le travail. Les indications que nous fournit la dame nous permettent de rejoindre le Canal du Mignon sans trop de difficultés, canal que nous allons suivre jusqu'à Mauzé-sur-le-Mignon. En traversant ce village, le balisage nous amène devant un Super U où nous nous procurons un sandwich. À la sortie, un orage violent s'abat sur la région. Nous installons le poncho pour le reste de la journée. Pour une première fois, nous allons connaître un temps de chien jusqu'en soirée. Heureusement, notre sentier suit en parallèle la route départementale D 911 qui file en ligne droite vers Surgères. Inutile de chercher les balises, la route, juste à côté, ne s'éloigne jamais au-delà de notre regard. En passant à proximité du village nommé Curé (quel drôle de nom!), nous nous arrêtons dans l'abribus pour manger notre sandwich, le seul moment où nous serons à l'abri, au cours de la journée.

Pour Surgères, les possibilités d'hébergement sont bien minces. Hier soir, j'ai d'abord téléphoné à deux hôtels, mais tous les deux affichaient complet. Restait une chambre d'hôte, mais un marcheur, rencontré quelques jours auparavant, m'avait dit que ces gens demandaient un prix très élevé. Et il avait raison. Cependant, aucune autre alternative ne se présentait. Quand j'ai appelé, la dame m'a répondu que la chambre était disponible, mais elle n'offrait pas la demi-pension. Sa maison, en périphérie, se situait cependant dans les limites de la ville. En traversant Surgères, nous découvrons que cette demeure occupe le dernier emplacement au bout d'une rue en cul-de-sac. Immédiatement après, les champs de céréales s'étendent à perte de vue.

Cette grande maison, richement décorée, affiche trop de babioles pour être jolie. Disons que tout est plutôt excessif. Mais après une journée sous le vent et la pluie, notre regard ne s'arrête guère sur la décoration de la maison. Une grande chambre au sous-sol est mise à notre disposition, avec lit double et petite poupée pour mieux dormir.

Pour le moment, notre préoccupation se porte vers autre chose. Roger veut réserver son billet de train pour retourner chez lui, et la gare de Surgères est le meilleur endroit pour se le procurer. Le petit hic, la gare se trouve à l'extérieur de la ville, à l'opposé de notre demeure. Il faut donc parcourir cette distance, sous la pluie. Par contre, à la gare, Roger apprend une bonne nouvelle : il peut monter

dans le train à Saint-Jean-d'Angély où nous avons l'intention de nous arrêter, demain soir. De fait, en prenant le train à 11 h du matin, il arrivera à Bruxelles à 18 h, le soir même. Cet horaire lui convient très bien. Avec une telle nouvelle, la journée s'achève en beauté.

Revenus au centre-ville, nous parcourons les principales rues pour trouver un endroit pour manger. Après nous être présentés devant plusieurs restaurants, nous nous heurtons partout à des portes closes. En ce lundi soir, tous les établissements se sont donné le mot pour prendre congé, en même temps. Un phénomène que l'on retrouve parfois en France. Heureusement, dans une ruelle, un petit restaurant coquet, Le Vieux Puits, au deuxième étage d'un magasin, reçoit encore des clients. À l'entrée, le patron me demande si j'ai réservé, car tout est complet pour ce soir. Puis quand j'ajoute que je suis Québécois et pèlerin, il consulte à nouveau son livre des réservations. Une table est encore disponible. En plus d'un excellent repas, le garçon nous apporte une délicieuse bouteille, le choix du patron, nous dit-il. La journée se termine doublement bien.

À la sortie du restaurant, la pluie ayant cessé, nous flânonnons quelque temps dans le centre-ville. Je cherche en vain des traces de la « belle Hélène », cette fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, appelée aussi Hélène de Surgères. Sa beauté avait inspiré la muse de Pierre de Ronsard, un poète très connu au début du XVII^e siècle. Quand j'enseignais la poésie à mes élèves de secondaire V, je ne manquais jamais de leur présenter quelques *Poèmes à Marie* ou *Poèmes à Hélène*, les deux jeunes femmes qui avaient le plus inspiré ce troubadour qui voyageait de château en château. Cette belle Hélène, à la mort de la reine, était revenue dans son village de Surgères pour fonder une aumônerie destinée aux pauvres et aux pèlerins. Nous passerons, demain, à côté du vieil édifice en sortant de la ville. Cette grosse maison de pierres fait partie, aujourd'hui, d'un ensemble de bâtiments qui servent de musée régional. Malheureusement, le temps ne permet pas de nous y arrêter.

Le matin, nous prenons le petit-déjeuner avec nos hôtes. À vouloir être trop gentil, cela devient désagréable. Je crois que cette phrase résume bien ce que nous avons vécu avec eux. Avant de partir, ils nous remettent à chacun de nous une petite carte d'affaires que nous déposons à la poubelle, dès notre sortie de la maison. Aucun de nous deux ne désire recommander cette chambre d'hôte à d'autres pèlerins.

Au moment de partir, nous installons solidement nos ponchos, car le vent a cessé, mais une petite bruine recouvre la ville. Sur la rue commerciale, des boutiques ont déjà ouvert leurs portes. Nous en profitons pour nous procurer un sandwich. L'enceinte médiévale et l'ancien château où était née la belle Hélène de Surgères ont été construits le long du canal que nous suivons pour sortir de la ville. Peu après, nous contournons l'ancienne aumônerie Saint-Gilles et le prieuré qui font actuellement l'objet de fouilles archéologiques. Les recherches

ont permis de trouver des éléments intéressants de la vie au Moyen Âge et les preuves évidentes que ces bâtiments accueillait jadis les pèlerins de Compostelle. Aucun doute possible, le chemin traditionnel passait par Surgères, Saint-Jean-d'Angély et Saintes.

Selon le plan de notre guide, nous devons traverser une dizaine de hameaux, mais aucun n'offre de service. Les 34 kilomètres d'aujourd'hui s'annoncent donc difficiles. De plus, la montée vers Puyrolland, une haute colline au milieu de la plaine, nous apparaît complètement superflue et nous allons chercher à l'éviter. De petites routes relient en zigzag chacun des hameaux où sont regroupées à peine quelques maisons. De temps en temps, une voiture passe près de nous à haute vitesse pour arroser notre poncho et nous rappeler notre pauvre condition de pèlerin de Compostelle.

Le doux vallonnement de la Basse-Saintonge offre de magnifiques paysages par beau temps, mais sous la pluie, notre visibilité demeure limitée. Malgré que les douleurs à mon genou droit aient passablement diminué, je me sens encore incapable d'accélérer le pas. Je traîne derrière et Roger doit constamment m'attendre à chaque carrefour. À la croisée des routes, il faut s'arrêter et bien examiner la borne. Dans le nord de la Vendée, la balise est constituée d'un bloc de ciment, de couleur blanche, sur lequel on a apposé en relief une coquille de la même couleur, celle-ci indiquant la direction à suivre, de telle sorte qu'il faut souvent s'en approcher pour connaître l'orientation de notre chemin. Ici, par contre, notre chemin est indiqué le plus souvent par des flèches jaunes que l'on retrouve sur des poteaux ou des panneaux routiers. Et certaines d'entre elles ont subi l'usure du temps de telle façon qu'il y a lieu parfois de s'interroger si elles marquent encore notre chemin.

Dans cette région agricole, la culture des céréales demeure très variée, ce qui entraîne la multiplicité des clôtures et le très grand nombre de routes qui se croisent. Le marcheur doit demeurer très attentif pour ne pas perdre le fil d'Ariane. À tous les deux ou trois kilomètres, nous passons devant quelques maisons qui ne méritent pas le nom de hameau ou de village. Il s'agit simplement de quelques fermes dont les bâtiments se font face.

Après Breuil-la-Réorte, La Jarriette et Varzay, une petite route nous éloigne de Puyrolland, cette haute colline que nous voulons contourner. Nous réussissons à rester sur le plat, mais la difficulté que nous éprouvons pour retrouver les balises nous fait perdre beaucoup de temps. Les gens que nous consultons nous donnent des avis contraires, comme s'ils ne connaissaient pas bien leur région. De plus, les travaux routiers dans les municipalités Videaux et Nachamps ont fait disparaître même les numéros des routes.

Quand nous retrouvons enfin la départementale 213 vers Saint-Loup et nos flèches jaunes, nous nous promettons de ne plus quitter nos balises. À la sortie

du village, la pluie ne cesse de tomber, nous cherchons un toit pour manger notre sandwich au moment où nous apercevons un abri pour les tracteurs complètement vide. Quelques briques vont nous servir de siège et l'endroit, à l'écart des regards inopportuns, offre une grande tranquillité.

Pour les six derniers kilomètres, notre guide conseillait de suivre le chemin herbeux le long de la rivière Bontonne, mais après quelque cent mètres, nous décidons de revenir sur l'accotement de la route. Marcher dans l'herbe haute, sous la pluie, c'est très désagréable. Nos bottes deviennent rapidement humides et le poncho heurte constamment nos jambes sous la pression de l'herbe. Nous entrons donc à Saint-Jean-d'Angély en marchant sur le bord de la route, malgré une circulation abondante. L'œil aux aguets, au moindre danger, nos pas se dirigent vers le fossé.

L'entrée dans la ville n'a rien pour nous éblouir, puisqu'il faut traverser les quartiers industriels et la banlieue, la ville ancienne se trouvant à l'autre extrémité. Cependant, les deux tours de l'abbaye royale et le haut clocher de l'église Saint-Jean qui pointent vers le ciel nous permettent de garder le cap et de nous diriger directement vers le centre-ville.

Saint-Jean-d'Angély, aux confins des chemins de Tours et du Mont-Saint-Michel, a toujours joué un rôle important pour les voies de Compostelle. Beaucoup de légendes concernent cette petite ville au carrefour de quelques grandes routes. L'une d'elles raconte l'histoire d'un moine qui, parti chercher la tête de saint Jean-Baptiste à Alexandrie, l'aurait ramenée à son monastère, après mille péripéties. Une autre décrit l'exploit de Pépin d'Aquitaine, petit-fils de Charlemagne, qui, dans sa lutte contre les Normands, venus de la mer, aurait vu ses soldats morts au combat, se relever vivants avec leur armure, dès qu'un moine s'est présenté sur le champ de bataille avec la précieuse relique. Une troisième relate la victoire de Guillaume le Grand sur les envahisseurs vikings, grâce à la fameuse relique. À la fin des combats, cette dernière disparut sans laisser de trace. Inconsolable, le duc partit à Rome en pèlerinage pour implorer le ciel de lui rendre le précieux objet. Durant son voyage, il apprit que la tête venait d'être retrouvée sous un mur de pierre écroulé durant le combat. De retour chez lui, il fit reconstruire l'abbaye bénédictine que les Vikings avaient détruite. Dès lors, cette relique devint célèbre et attira des foules à l'abbaye durant des siècles. Malheureusement, cette pièce qui faisait marcher tant de gens est disparue à nouveau lors d'un pillage, suivi d'un incendie au XVI^e siècle. Les moines entreprirent la reconstruction de l'abbaye au siècle suivant, mais la Révolution française chassa les religieux et les travaux prirent fin. Aujourd'hui, il ne reste que les deux tours de l'ancien édifice. Sur les ruines de l'abbaye, les citoyens de la ville ont construit un lycée pour les jeunes et un Centre International qui accueille des visiteurs de toute l'Europe. C'est dans celui-ci que nous allons coucher ce soir.

Comme il est déjà 17 h quand nous entrons dans la ville, nous nous arrêtons à un bar à l'entrée de la rue piétonne. Pendant que Roger termine de boire sa bière, je me rends à l'Office du Tourisme pour trouver à me loger, le lendemain, car l'étape de 35 kilomètres vers Saintes me semble très longue, d'autant plus que je tiens à assister au départ de Roger. Une dame, originaire de l'Ontario, au Canada, me reçoit avec affabilité, tout heureuse de rencontrer un autre Canadien, et s'empresse aussitôt de m'aider. Elle connaît une pèlerine qui accueille des visiteurs sur sa ferme à Saint-Hilaire-de-Villefrance, à 18 kilomètres. Cela me convient. Elle appelle elle-même la fermière qui accepte de me recevoir. La route n'est pas bien indiquée, me dit-elle, tout en dessinant un croquis du chemin à suivre sur un bout de papier que je glisse précieusement dans mon porte-monnaie. Et je reviens tout heureux vers Roger qui m'attend pour partir en direction du Centre européen.

L'abbaye royale occupait jadis un très vaste quadrilatère qui encerclait l'ancien monastère. Aujourd'hui, il ne reste qu'une grande cour intérieure. Après la Révolution française, on a construit un lycée sur les ruines des anciens bâtiments. Sur la rue qui conduit à la Place du Pilon, une aile est consacrée à divers organismes, dont un Centre européen, où on accueille des jeunes étrangers et des pèlerins de Compostelle. Une dame d'origine africaine nous inscrit dès notre arrivée et vient nous montrer notre chambre, située sous les toits. À l'étage des chambres, de grandes salles de bain à chaque extrémité du corridor assurent le confort des visiteurs. Une installation moderne qui nous satisfait pleinement. Cette chambre, pourvue d'une mezzanine, présente un aménagement très particulier pour quatre lits. Comme nous ne détestons pas les hauteurs, nous nous installons au second étage. Nous serons les seuls, Roger et moi, à occuper l'espace. Un code nous permet d'ouvrir la porte d'entrée et de circuler dans l'édifice.

Pour notre dernier souper en tête à tête, nous choisissons un tout petit restaurant fort sympathique, sur une ruelle attenante à la rue piétonne.

Aucun doute possible, l'émotion demeure palpable. Nous avons parcouru huit chemins de Compostelle, ensemble. Une telle expérience laisse des traces. Je l'ai dit souvent à Roger, et lui-même me l'a répété : sans cette amitié qui nous unit, nous n'aurions jamais fait autant de chemins.

Partir tous les deux ensemble a toujours été une aventure positive. Chaque année, nous marchons comme deux frères qui se retrouvent, après plusieurs mois d'absence. Baigner dans cette fraternité, partager les joies et les souffrances du quotidien nous apporte à tous deux une joie profonde et difficilement descriptible. Durant ma vie, j'ai beaucoup lu sur la fraternité, le partage, l'importance de créer des liens à travers l'action, mais vivre cette réalité est nettement plus constructif. Ce n'est pas un hasard, si, quelques semaines après chaque retour, nous pensons déjà à repartir.

Quand nous nous étions rencontrés à Pampelune, en septembre 2001, aucun de nous deux n'imaginait les événements que nous allions vivre ensemble. Et même, au début, on n'osait pas se fixer un point de rencontre pour ne pas forcer l'autre à s'arrêter à l'endroit que chacun se proposait de le faire. On refusait de se créer des obligations. Tout se produisait spontanément. Nous nous sommes quittés à Saint-Jacques-de-Compostelle avec la ferme conviction que l'on ne se reverrait plus.

Puis, le chemin de la *via de la Plata* que nous avons parcouru dans la souffrance a soudé des liens ineffaçables. Roger devait être opéré dans la colonne vertébrale, dès son retour, ce qui mettrait un terme à notre aventure, et moi-même, je marchais avec des analgésiques puissants pour chasser la douleur, ne sachant jamais si je pourrais me rendre jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. Ce parcours, nous l'avons complété dans la joie, mais surtout dans la souffrance. Et les autres chemins se sont succédé, chaque année : le chemin d'Arles, le *Camino del Norte*, le *Camino de la Costa*, etc. Une aventure jamais achevée.

Ce soir, au restaurant, nous avons très peu parlé du passé, nous contentant de revoir les bons moments du chemin du Mont-Saint-Michel. Roger doit retourner chez lui, demain. Des obligations professionnelles l'obligent à rentrer. C'était convenu dès notre départ.

Nous revenons au gîte sous un ciel étoilé. Saint Jacques se fait radieux pour notre séparation. Au matin, un bar a ouvert ses portes sur la Place du Pilori. Nous prenons le petit-déjeuner en silence.

La gare de Saint-Jean-d'Angély se trouve à la sortie de la ville, la direction que je dois suivre. Nous marchons côte à côte, sans dire un mot. Après avoir traversé le pont Saint-Jacques sur la rivière Boutonne, nous arrivons au carrefour de la N-150. C'est ici que nous devons nous quitter. Inutile d'ajouter un mot, tout a été dit. Nous nous donnons une accolade prolongée. Roger tourne à gauche en direction de la gare et je poursuis devant, en direction du sentier de la princesse, tout en essuyant quelques larmes qui glissent sur mes joues, malgré moi, malgré moi.